

# VERS LE POLE SUD

IMPRESSIONS ÉPROUVÉES A BORD DE LA " BELGICA " (1)

## CHAPITRE XIV

### *La mort de Wiencke*

Enfin, nous voguons vers l'Océan Glacial Antarctique.

Après l'expulsion d'un certain nombre de nos marins à Punta-Arenas, le manque de personnel avait astreint de Gerlache à modifier notre plan de campagne et à tracer l'itinéraire suivant :

Faire route vers les Shetland du sud, en suivant à peu près le méridien de St-Jean, traverser le détroit de Bransfield et explorer le golfe de Hughes. Là, rechercher notamment si un chenal ne conduit pas du sud de ce golfe à la côte orientale de la Terre de Graham — soit directement, soit par l'intermédiaire du détroit de Bismarck (2). Dans cette éventualité, faire une reconnaissance dans la mer de Georges IV (3). Aller passer l'hiver au sud de l'Amérique afin d'y compléter nos approvisionnements ainsi que notre personnel, et y embarquer notre

(1) Voir REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES, juillet 1902, p. 173 et octobre 1902, p. 492.

(2) Ce détroit, d'après Dalleman, serait orienté de l'est vers l'ouest et découperait le nord de la Terre de Graham ; son entrée occidentale se trouverait par environ 65° 10' de latitude australe.

(3) En 1823, Weddell trouva cette mer libre de glace jusqu'au delà du parallèle 74° 25'.



L'ÎLE AUGUSTE

*Photographie du docteur Cook*



LES ÎLES MOUREAUX

*Photographie du docteur Cook*



nègre. L'année suivante, retourner dans la mer de Georges IV, si notre campagne de reconnaissance nous y engageait et, dans le cas contraire, longer la banquise, vers l'est ou vers l'ouest, en prenant la mer de Ross pour base de nos opérations.

La campagne serait alors poursuivre ainsi que nous l'avions prévu tout d'abord :

De Gerlache, Amundsen, Danco et Arctowski ou Racovitza hiverneraient à la Terre Victoria. Je prendrais alors le commandement de la *Belgica*, que je conduirais à Melbourne pour être ravitaillée, puis j'emploierais la mauvaise saison à faire, dans le Pacifique, une campagne dont de Gerlache me laissait la liberté de tracer l'itinéraire. L'été suivant, la *Belgica* irait reprendre les explorateurs à la Terre Victoria ; nous continuerions avec eux les études commencées, et, à l'approche de l'hiver, nous rentrerions en Europe.

La durée du voyage serait ainsi portée à trois ans au lieu de deux.

Nous n'étions pas très éloignés de la Terre des États, le 14 janvier, à midi, lorsque nous fîmes le premier sondage à l'aide de la machine Le Blanc.

Naturellement, les choses ne marchèrent pas, d'abord, sans un certain tâtonnement, car l'installation de tous les accessoires de cet engin avait été faite hâtivement et un peu au hasard dans l'Océan Atlantique.

Tandis que le Commandant dirigeait avec beaucoup d'adresse la marche du bâtiment et celle de la machine à sonder, Arctowski, installé sur une étroite passerelle accrochée aux flancs du navire, s'occupait de la sonde proprement dite et je déterminais moi-même les coordonnées géographiques du sondage.

La brise était fraîche et la mer fortement ondulée sous l'effet d'une grosse houle. Le navire roulait, à peu près, sur place.



ENSEMBLE DE LA RÉGION VISITÉE PAR LA « BELGICA »

Croquis de M. Arctowski

La profondeur trouvée fut de 296 mètres, et, à cinq heures du soir, lorsque nous fîmes le deuxième sondage, de 1560 mètres.

Du 15 au 20 janvier, nous suivîmes la même route vers le sud. Tous les jours, nous nous arrêtions pendant quelque temps pour sonder, pour mesurer les températures sous-marines et prendre des échantillons d'eau à diverses profondeurs, à l'aide des bouteilles de Sygsbee ou de Buchanan.

Le 15 janvier, la sonde donna 4040 mètres ; le 16, 3850. La température relevée à cette dernière profondeur était de  $+ 1^{\circ},2$  C. Le 17 janvier, la mer fut tellement agitée qu'il ne pût être question de sonder. Nous en fûmes d'autant plus au regret que nous étions arrivés à un point important, placé à mi-chemin entre la Terre des États et les îles Shetland.

Le 18 et le 19, grandes difficultés encore pour les sondages. De Gerlache relève successivement 3800 et 3690 mètres, profondeur accusant, nous dit Arctowski, thermomètre en main, une température, de fond, de  $+ 0^{\circ},6$  C.

Le 20, le sondage ne put s'effectuer que grâce au filage de l'huile sur les flancs du navire contre lesquels la mer brisait avec fureur. Les amplitudes du roulis étaient considérables. Tout à coup le dynamomètre (1) supportant la

(1) Lorsqu'on sonde à de grandes profondeurs, il n'est pas toujours facile de se rendre compte du moment précis où la sonde touche le fond. S'il y a erreur, la cordelette continue à se dérouler entraînée par le courant ou par son propre poids. Pour saisir le juste moment on opère comme suit : on fait passer, en dernier lieu, la cordelette sur une poulie suspendue à un dynamomètre, et, à mesure qu'on en file, l'aiguille du dynamomètre indique une marche ascendante. Lorsque la sonde — qui est très lourde — touche le fond, l'aiguille indique brusquement un écart, en sens inverse. Dans la pratique, les choses ne peuvent pas toujours se passer aussi régulièrement. Sous l'effet du roulis ou du tangage, la cordelette subit des chocs qui, se transmettant au dynamomètre, réagissent parfois sur la marche indiquée plus haut. Par grosse mer, nous avons eu des écarts fréquents de 75 kilogrammes. Le sondage du 20 janvier indique que l'écart peut même atteindre 100 kilogrammes.

poulie extérieure dans laquelle passait la ligne de sonde, fit un écart indiquant une diminution de force de cent kilogrammes. Les opérateurs, s'imaginant que le sondage était terminé, relevèrent la sonde : ils avaient filé 1290 mètres de cordelette ! De Gerlache, d'accord avec Arctowski, fit immédiatement recommencer le travail, et, cette fois, nos camarades trouvèrent 2900 mètres.

L'après-midi, nouveau sondage de 1880 mètres. Comme nous relevions la ligne, le fil se rompit et nous en perdîmes 1400 mètres.

De l'endroit où s'effectuait l'opération, nous pouvions distinguer, au loin, une terre dans un secteur compris entre le sud-sud-ouest et le sud-sud-est. A bâbord, nous avions l'île Livingstone, et, à tribord, l'île Smith, sous la forme d'un immense prisme de glace.

Les Shetland du sud sont comprises entre les parallèles  $61^{\circ}$  et  $63^{\circ}$ , et entre  $53^{\circ}$  et  $63^{\circ}$  de longitude ouest de Greenwich. Elles sont très nombreuses et l'accès vers le nord en est défendu par de nombreux récifs. Les Shetland sont presque toujours couvertes d'une épaisse couche de glace. Elles présentent déjà les caractères des terres plus rapprochées du pôle, dont nous parlerons plus loin.

La plus curieuse de ces îles, l'île Déception, a une forme presque circulaire. La mer y découpe le port Forster qui passe pour le meilleur de tout cet Archipel.

Au sud le détroit de Bransfield sépare les îles Shetland de la Terre de Joinville, de la Terre Louis-Philippe, de la Terre de la Trinité, de la Terre de Danco et de l'île Liège. Ce vaste détroit est formé par une partie de mer mauvaise à la navigation et où les vents soufflent constamment en tempête. D'une année à l'autre l'aspect en est varié : parfois, pendant l'été austral, il est encombré de glaces défendant la route vers les terres du sud ; d'autres fois, les icebergs y sont en nombre considérable mais n'entravent en rien la navigation lorsque le *temps clair* permet de les éviter.





LE CAP NEYT, LE MONT ALLO ET LE MONT PIERRE

*Photographie du docteur Cook*



ÎLE BRABANT, — LES MONTS SOLVAY ET LE CAP D'URSEL

*Photographie du docteur Cook*







LES FALAISES DE L'ÎLE DE CAVALIER DE CUVERVILLE

*Photographie de M. Lecoïnte*



LES FALAISES DE L'ÎLE DE CAVALIER DE CUVERVILLE

*Photographie de M. Lecoïnte*



A propos des Shetland du sud, il me revient une histoire qu'on racontait tout bas, en 1897.

Il y avait une fois un État de l'Amérique méridionale qui, animé du violent désir de prendre possession des Shetland du sud, îles qui aujourd'hui encore n'appartiennent à personne. Le gouvernement de cet État savait que la chasse aux cétacés pouvait devenir très fructueuse dans ces îles où le phoque à fourrure semblait revenir. Mais comment faire ?

Le gouvernement lança d'abord un ballon d'essai : beaucoup de navires au sud du cap Horn étant entraînés vers les Shetland par d'épouvantables tempêtes, n'accomplirait-on pas un acte de charité en établissant un poste de secours dans ces tristes régions ? Personne ne fut la dupe de ces bons sentiments et un coup de fusil, tiré en l'air, par une marine du nord-ouest de l'Europe troua la nacelle, mais ne creva pas le ballon qui continue à planer.

Alors le gouvernement sud-américain eut une autre idée. Puisque la *charité* n'avait pas eu d'adeptes, si l'on essayait de la *science* ?

On s'informa discrètement en Norvège du prix d'un baleinier qu'on équiperait en vue d'une exploration scientifique et dont le capitaine recevrait une mission spéciale.

Mais la puissance maritime du nord-ouest de l'Europe (qui ne prend pas les Shetland, mais ne veut les voir à personne) eut vent de ce projet et elle prescrivit à une de ses divisions navales (1) de se porter vers le sud dès que le navire explorateur commencerait ses investigations.

Sur ces entrefaites, le gouvernement américain eut des difficultés avec ses voisins. Il cessa alors des préparatifs d'autant plus inopportuns que l'appui de la puissance maritime du nord-ouest de l'Europe lui devenait indispensable.

(1) Qui se trouvait, à ce moment, non loin de là, aux îles Falkland.

Il est bien entendu que tout cela appartient à la légende ! Je ne parle de ces bruits que pour montrer l'intérêt que certains États attachent à la possession des Shetland (1).

Pendant la nuit du 20 au 21 janvier, une brume épaisse couvrit la mer. Le navire continua néanmoins, à demi-vapeur, sa route vers le sud. A minuit, nous doublâmes un petit iceberg, le premier que nous eussions rencontré.

Dès 5 heures du matin, le 21, comme nous stoppons pour remettre une bague à l'un des tubes du condenseur, le mécanicien laisse tomber la pression, et nous entendons un murmure lointain provenant de la collision des glaces.

A 7 heures, la brume devient de plus en plus intense. Malheureusement, la pression est toujours faible dans la machine; s'il fallait manœuvrer hardiment, la situation serait difficile.

A 8 heures  $1/2$ , je suis de quart sur la passerelle, lorsque je vois, droit devant moi, un fragment d'iceberg. Comme il est assez volumineux et que la mer semble nous porter de ce côté, je fais augmenter la vitesse de la machine, afin de sentir moins vivement l'effet du courant.

Je parviens à éviter le glaçon mais, en passant tout près de lui, le navire subit un choc qui me paraît insignifiant et que j'attribue au fait que nous avons probablement « donné » sur la partie immergée de ce fragment d'iceberg. Il n'en est pas ainsi, car l'Etat-Major, qui se trouve au carré, a ressenti vivement la commotion, et en un instant tout le monde est sur le pont.

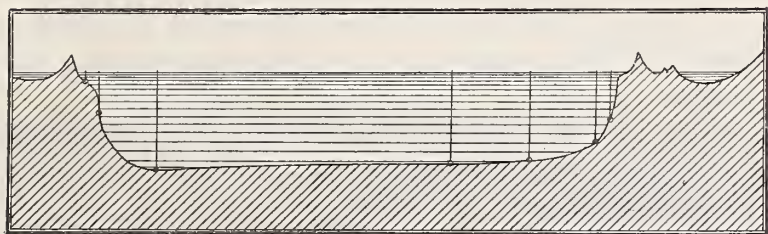
Presqu'aussitôt nous apercevons, à quelques mètres de notre étrave, une longue ligne de récifs. Le Commandant télégraphie à la machine de marcher en arrière tandis que, juché à l'extrémité du beaupré, j'essaie de percer la brume et de signaler à de Gerlache ce qui se passe sur notre avant.

(1) La Reine d'Angleterre avait été choisie comme arbitre dans le conflit survenu entre l'Argentine et le Chili.

La machine s'est arrêtée, mais, la pression étant trop faible, elle ne veut pas marcher en sens inverse. La *Belgica* continue donc son chemin jusqu'au moment où, perdant heureusement son erre, elle va donner doucement sur des récifs. Le choc la rejette de quelques mètres en arrière, où elle touche encore un autre banc de roche.

Alors les feux sont poussés le plus activement possible, afin de fuir ces dangereux parages. Dix minutes plus tard, le navire voguait vers le nord-ouest. Les récifs que nous avions abordés sont ceux qui défendent, au nord-ouest, l'accès de l'île Livingstone (près de l'île Rugged).

Cet incident, qui fut sans conséquence matérielle, nous avait permis de faire un sondage de plus... avec la quille, comme disait l'amiral Mouchez !...



Terre des États

Shetland du sud

Fig. 1. Profil bathymétrique, d'après M. Arctowski

L'ensemble de tous nos sondages effectués entre la Terre des États et l'île Rugged permet de déduire certaines notions de géographie physique, présentées par M. Arctowski, dans une conférence donnée, le 20 décembre 1899, à la Société royale belge de Géographie (1) ainsi que dans une note préliminaire présentée par MM. Renard et Arctowski à l'Académie royale de Belgique (2). Le profil bathymétrique (fig. 1), joignant l'Amérique aux

(1) *Géographie physique de la Région Antarctique visitée par l'expédition de la Belgica*. — Tome XXIV du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE, 1900, n° 1.

(2) *Notice préliminaire sur les sédiments marins recueillis par*

Shetland du sud, présente une cuvette à fond plat qui se relève doucement vers les îles Shetland. Devant chacune de ces îles, le plateau continental forme une bordure étroite au delà de laquelle les pentes deviennent très abruptes.

L'analyse des températures de l'eau de mer établit :  
1° qu'étant donnée une même profondeur, la chaleur s'abaisse à mesure que l'on approche des îles Shetland ;  
2° qu'une couche d'eau glacée circule entre deux couches d'eau moins froides et augmente d'épaisseur à mesure aussi qu'on approche des Shetland.

Après avoir couru quelques milles au nord-ouest, la *Belgica* reprit sa route vers le sud-ouest.

A midi 45, nous laissons, par bâbord, une roche élevée, de forme prismatique et de grande dimension. A l'entour, des roches plus petites dont quelques-unes couvertes de neige.

Nous reconnaissons la roche Castel et, quelques minutes après, nous voyons, du même côté, l'île Snow recouverte d'une épaisse couche de neige.

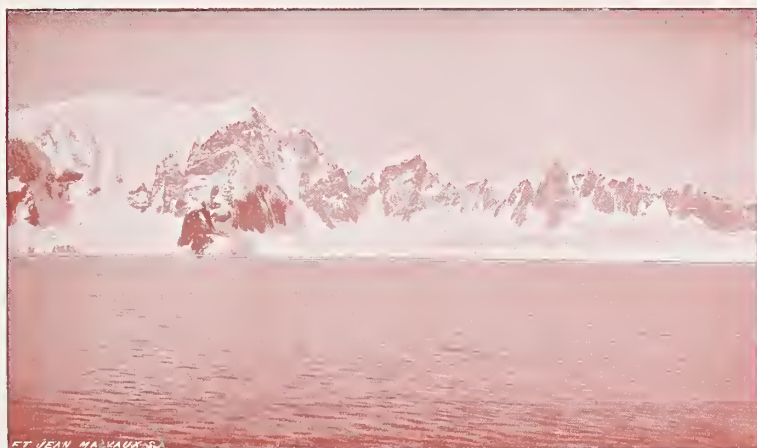
Dès 1 heure 45, la brume s'épaissit, nous n'apercevons plus que quelques manchots perchés sur des glaçons tandis que d'autres s'ébattent dans l'eau.

Nous naviguons ainsi à demi-vapeur, faisant route vers le sud-ouest jusqu'au lendemain matin.

Le 22, pendant une courte éclaircie, nous vîmes, tout à coup, la terre droit devant nous.

Il était 4 heures du matin environ. A quoi bon avancer ainsi, les yeux bandés par le brouillard, d'autant plus que voici le vent qui se lève, agace la mer, la rend houleuse, méchante au point que nous devons filer de l'huile. Le navire courrait des risques s'il était maintenu près de la terre. Il est donc mis à la cape, et, tout en





GLACIER PLAT SUR LA CÔTE DE LA TERRE DE DANCO

*Photographie du docteur Cook*



CAP VAN BENEDEN

*Photographie du docteur Cook*



dérivant, sous ses voiles auriques, il se dirige lentement vers le nord-ouest.

L'après-midi, la mer devint plus forte encore, et, comme une assez grande quantité de charbon, qui n'avait pu trouver place dans la cale, était sur le pont, le combustible roulait d'un bord à l'autre, en entraînant tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Le bruit en était assourdissant.

Nos hommes se mirent alors à descendre le plus de charbon possible. Pendant ce travail, quelques dalots furent obstrués, de sorte que l'eau, déversée sans cesse par les lames sur le pont, ne trouvait plus d'issue pour s'écouler. Ordre fut donné à l'équipage de se montrer très prudent, et le matelot Wiencke reçut une observation de l'officier de quart parce que, pour déboucher un dalot, il se tenait trop près du bastingage.

Amundsen était de quart sur la passerelle ; Cook auprès de lui. Tout à coup, un cri déchirant domine le vacarme ! J'étais dans ma chambre ; je me précipite sur le pont, où j'arrive en même temps que le Commandant : Wiencke est à la mer !..... Malgré la défense qui lui en avait été faite, il s'était suspendu en dehors du bastingage ; une lame, passant sur le pont, l'avait brusquement entraîné.

Comme le navire dérivait fortement, Wiencke, en un instant, se trouva à l'arrière (1). La ligne du loch passant près de lui, il la saisit, avec une réelle présence d'esprit, et l'enroula autour de son bras. Mais le navire continuant sa route, la corde était tirée violemment, et le naufragé fut bientôt à l'extrémité de la ligne.

Pendant que le Commandant prenait personnellement la direction de la manœuvre, Amundsen examinait la possibilité de mettre un canot à la mer, et Cook, qui avait

(1) Wiencke, qui n'offrait pas de prise au vent, dérivait moins vite que le navire.

saisi la ligne du loch, la tirait lentement à lui, afin de rapprocher Wiencke du bateau. Le malheureux, bien que maintenu à la surface, ne bougeait plus. Était-il paralysé par le froid ou bien à moitié asphyxié par la quantité d'eau de mer qu'il avait dû absorber ?

Cependant, l'ouragan faisait rage secouant le navire jusque dans ses entrailles. Mettre un canot à la mer eût été folie, crime même : nous n'avions pas le droit d'exposer la vie de quatre ou cinq hommes pour risquer un sauvetage si peu certain.

Il n'y avait pas à hésiter ; il appartenait à l'État-Major de donner le bon exemple : je m'attachai une corde autour des reins ; puis, avec la permission du Commandant, qui, un moment, sembla indécis, je sautai à la mer.

Comme j'étais habillé, mes mouvements s'en ressentaient ; de plus, l'eau glacée (1) me paralysait. De lourdes lames m'élevaient pour me plonger ensuite dans un abîme sans fond.

Wiencke étant tout contre le navire, je n'eus pas de peine à le saisir et à l'enlacer ; puis, le cœur gonflé d'espérance, je criai qu'on nous hissât à bord.

Les matelots hâlèrent sur le filin qui se raidit tout à coup sous leur effort et sous l'effet d'un violent coup de tangage.

Je fus brusquement arraché hors de l'eau et à peu près suspendu dans le vide. J'éprouvai une secousse d'autant plus violente que Wiencke était un grand et robuste garçon et que son poids était encore doublé par l'eau dont ses vêtements étaient imbibés. L'arrière du navire retomba dans la mer, la corde se détendit et me replongea dans la lame. Wiencke était inerte, il avait les yeux grands ouverts, regardant dans le vague. Il maintenait la bouche fermée et chassait avec force par le nez l'air qu'il respirait.

Deux ou trois fois la corde se raidit m'imprimant les

(1) L'eau de mer ne se congèle que par 2°,5 environ sous zéro.

mêmes secousses ; je serrais Wiencke dans mes bras, mais mes forces me trahirent, et je dus abandonner le malheureux.

Pendant un instant qui me parut un siècle je restai, douloureuse épave, suspendu au filin. Arctowski seul en avait la charge ; il l'avait enroulé au garde-corps de l'arrière et faisait des efforts surhumains pour résister à la traction qui l'entraînait vers la mer.

Durant ce temps des matelots, accrochés aux bastingages et soutenus par tous ceux qui étaient sur le pont, s'épuisaient à tâcher encore de saisir le malheureux Wiencke. Celui-ci, toujours retenu par le loch, dérivait sur le flanc du navire.

Enfin trois hommes revinrent à l'arrière et me hissèrent sur le pont.

Alors, je vis le naufragé, abandonné par la ligne, s'écarter lentement du bord, flotter au gré des lames, puis descendre peu à peu dans l'eau bleue, où son surcot jaune clair jetait une tache pâle... Wiencke disparut...

Mais il faut à présent s'éveiller du cauchemar pour se préoccuper de la vie de tous : l'ouragan est déchaîné, la mer est démontée, elle menace de nous engloutir.

Nous sommes obligés de fuir devant la tempête et d'aller demander un abri à l'île Low que nous venons d'apercevoir au noroît.

Quelle triste, triste nuit ! A bord règne une véritable consternation. Un mort déjà, tout au début de notre campagne ! Combien de victimes l'Expédition fera-t-elle ? En est-il un seul d'entre nous qui reverra le pays ? A qui le tour maintenant ?

Et durant le quart interminable que je passe sur le pont, en cette nuit de malheur, toujours je revois Wiencke, les yeux grands ouverts, sans vie, emporté à jamais par les flots !



## CHAPITRE XV

*Nos premiers débarquements dans l'Antarctique*

Le dimanche, 23 janvier, dès les premières heures du jour, le ciel se découvrit lentement et la tempête se calma. Vers 9 heures, il nous fut même possible d'observer le soleil et de déterminer une droite de hauteur passant par notre position.

La *Belgica* endeuillée naviguait, vers le sud, glissant, voiles déployées, sur une mer bleue, parsemée de superbes icebergs (1). Le drapeau belge flottait à la corne d'artimon, le pavillon norvégien au grand mât, tous les deux en berne. Et chaque fois que nos regards rencontraient ces signes de deuil, nos cœurs se serraient en pensant au pauvre Wiencke.

A 5 heures de l'après-midi, nous aperçûmes un point noir, au loin, vers le sud : la Terre de Graham.

En un instant, nous sommes tous sur le pont où les suppositions se croisent et s'entrecroisent. Comme un petit nuage noir plane au-dessus d'un sommet neigeux, il n'en faut pas davantage pour que l'un d'entre nous soit convaincu qu'il distingue un volcan... en activité ! Incontinent, un autre en voit un deuxième, puis un troisième ! ô puissance de l'imagination !...

Pourquoi pas, après tout ? N'a-t-on pas découvert, non loin de là, à l'île Déception, des volcans en activité ?

En réalité, pas le plus petit volcan. Nous en acquérons la certitude à mesure que nous approchons de la côte. Au reste, la vue est forcément bornée par la brume : quelques sommets émergent seuls çà et là.

Vers 7 heures du soir, après avoir doublé le cap Neyt (2),

(1) Les icebergs sont des glaces flottantes que nous décrirons plus loin, et dont nous expliquerons la formation.

(2) Les parties de terre et de mer, découvertes par l'Expédition, ne furent







nous faisons route vers le sud-est, laissant, par bâbord, deux sombres groupes d'îlots : les Christiania.

A 9 heures, nous sommes à proximité de l'île Auguste, où nous opérons notre premier débarquement en « Terres Antarctiques ».

MM. de Gerlache, Arctowski, Cook, Danco et Racovitza se rendent à terre, en canot.

A 10 heures et demie, tout notre monde revient à bord. J'apprends que le débarquement dans l'île ne s'est pas opéré sans difficulté, à cause de la levée de la mer. Arctowski rapporte des échantillons de roche, tandis que Danco recueille avec une sollicitude vraiment maternelle deux jeunes manchots vivants.

Comme nous reprenons, à petite vapeur, la route du sud, nous croyons distinguer une ouverture dans les terres : un détroit probablement ? La brume de plus en plus opaque nous dérobe bientôt la côte tout entière. La machine est stoppée et nous cherchons à demeurer sur place.

Le 24 janvier, vers 1 heure du matin, l'officier de quart constate que le navire est si près de la terre qu'il faut virer de bord et gagner le nord-est, afin de n'être pas drossé à la côte.

La nuit et une partie de la matinée s'achèvent de cette manière, jusqu'à ce que nous atteignons l'île Moréno, où le personnel scientifique opère le second débarquement. Là, nos camarades trouvent des phoques au repos qui, à leur approche, entr'ouvrent paresseusement leur lourde paupière, la referment sans s'inquiéter d'eux et puis des manchots s'indignant de cette visite inopportune.

A 10 heures 1/2, les explorateurs sont de retour, et nous cherchons à estimer la position du navire. Évidem-

baptisées que plus tard, dans la banquise. Nous les désignons, d'ores et déjà, par leurs noms, afin que le lecteur puisse suivre plus facilement sur la carte.

ment, nous sommes dans le golfe de Hughes, mais impossible de constater autre chose : le navire a dérivé sous l'influence du vent et du courant, et le brouillard nous enlève toute espèce de points de repère.

Où retrouver l'île Auguste ? Au nord ? au sud ? à l'ouest ?

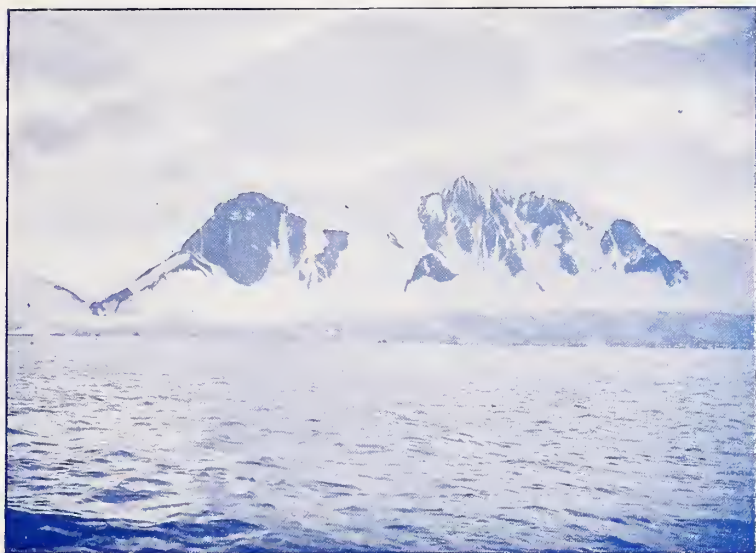
Nous poursuivons notre route vers le sud-est et arrivons à une masse rocheuse, sans neige, que nous prenons pour un cap.

Tout à coup, le soleil perce les nuages. Il est midi. Vite, mesurons la hauteur de culmination de l'astre et déduisons-en notre latitude. Ce n'est pas très important comme renseignement, mais cette donnée nous permet de fixer, approximativement, notre position et celle de la masse rocheuse. Un peu plus tard, nous constatons que cette masse est une île de forme ovale, où pointent deux sommets en oreilles d'âne, et séparée du cap von Sterneck par un étroit chenal. Puis, à la faveur d'une nouvelle et fugitive éclaircie, nous découvrons à notre avant la trouée entrevue la nuit précédente. Nous nous y engageons, pensant traverser un détroit. Nullement. Après une heure de route, nous nous trouvons au fond d'une baie : la baie de Brialmont.

Nous virons de bord, longeant la côte de très près afin que, malgré la brume épaisse, nous ne puissions passer à côté d'un chenal sans l'apercevoir. Nous relevons ainsi, par l'estime, toute la partie de la côte comprise entre le cap Spring et le cap Murray.

A 5 heures du soir, lorsque nous doublons ce dernier cap, nous apercevons deux canaux importants : l'un, dirigé vers le suroît, part du cap même ; l'autre, orienté suivant le noroît, commence à l'île Harry et découpe en île la côte nord-ouest du détroit de Gerlache.

Le cap est mis sur le passage du noroît et nous en approchons, vers 10 heures du soir. De la position que nous occupons alors, les différentes terres forment au loin



ÎLE ANVERS. — CHENAL DE NEUMAYER

*Photographie du docteur Cook*



LE MONT WILLIAM ET LES ENVIRONS DU CAP ALBERT LANCASTER

*Photographie du docteur Cook*



une singulière perspective : l'île des Deux Hummocks paraît appartenir au cap von Sterneck, tandis que le cap Kaiser (situé au sud) semble prolonger les îles Nansen et Pelseneer, qui se projettent au loin sur la Terre de Danco. C'est comme si nous nous trouvions au centre d'un vaste golfe dont l'entrée correspond au passage nord-ouest.

Comme depuis notre départ de l'île Low, nous n'avions pu prendre qu'une seule droite de hauteur (près du cap von Sterneck) et que la brume nous avait empêchés de reconnaître l'emplacement de nos derniers débarquements, nous étions très incertains sur la position que nous occupions. D'un autre côté, l'importance des terres que nous côtoyions ne nous avait pas échappé.

Ces circonstances nous engagèrent donc à ne pas quitter cette région sans en avoir fait un lever, lever rapide, car la saison avancée nous pourchassait, mais lever suffisant pour les besoins de la navigation très restreinte dans ces parages. Il fut donc décidé que nous passerions la nuit près de l'île Harry, et que, dès le lendemain, nous commencerions nos travaux d'hydrographie.

Ce soir-là, vers 11 heures, au moment où Arctowski et Racovitza effectuaient un troisième débarquement sur les roches situées au nord-ouest de l'île Harry, leur canot rencontra une masse brune flottante assez étrange d'apparence, et qu'après minutieux examen on reconnut être une agglomération de glace, d'argile et de débris de roche.

Sans vouloir détailler nos travaux du lever, il convient de faire connaître les principes généraux qui nous servirent de base, car ils donnent la clef des nombreux circuits de notre route dans le nouveau détroit.

Il était tout d'abord nécessaire de fixer le choix des points importants à utiliser comme repères. La reconnaissance rapide, faite les deux jours précédents, ne nous avait laissé que des idées vagues sur ces îles et ces terres, dont l'aspect varie à l'infini non seulement d'après le

lieu de l'observation, mais encore d'après les phénomènes si changeants de la météorologie australe.

L'île Harry, à proximité de laquelle nous nous trouvions, le 25 janvier au matin, fut d'abord fixée sur la carte. Vinrent ensuite le cap Neyt, qui marque l'entrée nord de la baie de Hughes, et l'île Auguste, dont la position centrale est avantageuse pour effectuer un tour d'horizon au théodolite.

Le 27 janvier, vers 9 heures du matin, nous apercevons tout à coup un mât qui flotte sur la mer. Nous nous en approchons en canot et constatons, avec étonnement, que c'est un mât tout neuf, un mât de perroquet ayant appartenu à un navire portant des vergues de cacatois ; aucune marque distinctive ne nous permet d'en déduire l'origine. D'où vient cette épave ? D'un sinistre maritime ? Mystère qui nous laisse, un instant, tout rêveurs. Sera-ce aussi le sort de la *Belgica* de périr corps et biens en ne laissant d'autres vestiges qu'un tronçon de vergue ou de mât ?...

Ce jour-là, vers 8 heures du soir, le navire dut stopper pour permettre au mécanicien de réparer une avarie survenue au condenseur.

Ce fut une soirée délicieuse.

Le ciel d'un bleu indéfinissable était parsemé de nuages dorés. Le soleil disparaissait à l'ouest, masqué par les hauteurs de l'île Brabant, dont une des chaînes de montagnes se colorait en gris cendré, tandis que l'autre, formée de sommets plus accidentés, passait par toutes les nuances du rose et du rouge. Les icebergs, de formes variées, jetaient sur la mer sombre une note éblouissante ; ils glissaient sans bruit, pareils à de féeriques apparitions. Et le silence n'était troublé, de temps à autre, que par le craquement sourd de la glace qui se rompait, ou par le souffle puissant des baleinoptères qui venaient respirer à la surface de l'eau.



A minuit, le paysage enchanteur s'était évanoui, voilé, peu à peu, par un brouillard intense.

Le 28 janvier, la matinée entière fut consacrée au sondage, le seul que nous ayons pu exécuter dans le détroit, ainsi qu'à des mesures de températures sous-marines à diverses profondeurs.

Pendant que nous étions ainsi occupés, des mégaptères évoluaient tout contre la *Belgica*. Il nous eût été facile de les capturer, mais notre équipage était trop peu nombreux, et de plus nos petits canons se trouvaient remisés à fond de cale.

Heureusement que nos appareils photographiques fonctionnaient à souhait. Racovitza recueillit toute une série de photographies et d'observations très intéressantes. C'est alors qu'il eut occasion de constater l'odeur nauséabonde qu'exhale le souffle d'une baleine. Penché sur le bastingage, notre ami les examinait, sans doute, d'une façon trop familière, car elles le forcèrent à fuir par la perfidie de leur haleine !

C'est aussi ce même jour que Racovitza m'expliqua que les protubérances étranges qui parsèment le dos des cétacés sont des animaux parasites se nourrissant au détriment de celui qui les porte.

Lorsque le sondage fut terminé, nous fîmes route vers l'îlot Gaston, où s'effectua notre huitième débarquement ; mais la brume interrompit notre travail et nous força de regagner le milieu du détroit.

La nuit du 28 au 29 janvier, nous fûmes en panne. Un seul officier pourtant resta sur le pont, tenant le gouvernail et commandant à la machine, afin que tout l'équipage pût se reposer. La brise et le brouillard n'étaient guère rassurants, et il fallait l'optimisme de de Gerlache pour donner de semblables ordres !

Tout se passa bien ; l'officier de quart n'eut pas le loisir de s'ennuyer : le service l'absorbait et un grand nombre de baleines venaient lui faire visite.

Pendant mon quart, un orque passa, avec une grande rapidité, à une très courte distance de la *Belgica* (1).

Le 29 janvier, vers 2 heures du soir, nous étions à proximité du cap Anna, où nous effectuions un nouveau débarquement.

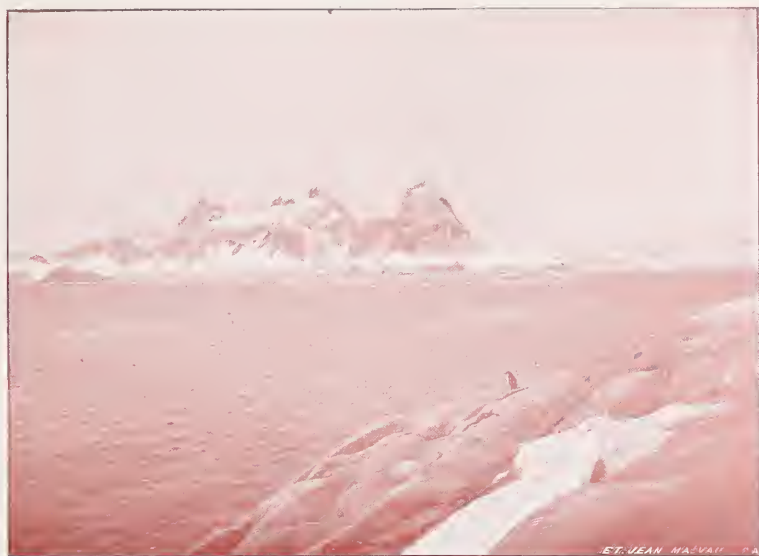
Il était alors urgent d'observer la position, afin de relier nos premiers travaux dans le détroit à ceux que nous espérions bientôt commencer ; de plus, nous ignorions totalement où la dérive nous avait entraînés pendant les dernières vingt-quatre heures de brume.

À 11 heures du soir, comme nous étions peu éloignés de l'île Louise, j'aperçus une étoile. Je me rendis aussitôt à terre avec l'horizon artificiel, mais les difficultés de l'accostage me firent perdre du temps, et lorsque enfin tout fut préparé pour l'observation... l'étoile avait disparu ! J'en attendis vainement le retour jusqu'à une heure du matin.

Heureusement que le 30 janvier, à 8 heures du matin, le soleil me permit d'obtenir une droite de hauteur passant par l'île Louise. La détermination des coordonnées approximatives de l'île Louise ne nous suffisant pas, il était nécessaire de relier cette position à celle que nous avions déterminée antérieurement dans la partie nord du détroit de Gerlache. Il fut alors décidé que plusieurs d'entre nous tenteraient l'ascension des monts Solvay et appliqueraient la méthode de l'amiral Mouchez (2) dans le but d'opérer plus rapidement le lever de la carte, et de découvrir, éventuellement, un passage vers le sud.

(1) L'orque ou épaulard est un grand cétacé du genre de la baleine, avec laquelle il a souvent des luttes terribles.

(2) D'après cette méthode, on s'élève sur une montagne dont on détermine très exactement la hauteur au-dessus du niveau de la mer ; puis, à l'aide d'un theodolite, on mesure l'azimut et la dépression des points importants de la côte. Une simple résolution de triangle donne les éléments nécessaires à l'établissement de la carte.



LA SIERRA DU FIEF ET L'UNE DES ÎLES WAUWERMANS



*Photographie du docteur Cook.*



LE CAP CLOOS DANS LE CHENAL DE LEMAIRE

*Photographie du docteur Cook.*



## CHAPITRE XVI

*En reconnaissance dans le détroit de Gerlache*

Le 31 janvier, nous nous dirigeons donc vers la baie de Buls, et, vers 4 heures du soir, de Gerlache, Danco, Arcowski, Cook et Amundsen quittent le navire pour gagner les hauteurs. Pendant cette ascension je devais rester à bord avec Racovitza ainsi que Mélaerts et il avait été convenu que nous irions en reconnaissance vers le sud, et serions de retour, dans la baie de Buls, le 6 ou 7 février.

Nous avons trouvé près du cap d'Ursel un endroit favorable pour le débarquement des excursionnistes. Ils emportent tout un matériel : traîneaux, tente, réchauds, skis, raquettes à neige, alcool pour la fabrication de l'eau douce, instruments d'observation, appareils photographiques, vivres en abondance, car lorsqu'on descend sur une terre antarctique on n'est pas toujours certain du jour où l'on viendra vous y rechercher.

Comme l'ascension sera difficile avec ce lourd chargement, il est convenu que Tollefsen et moi nous donnerons un coup de main aux camarades avant de regagner la *Belgica* stoppée dans la baie de Buls.

Nous voici donc attelés aux traîneaux comme les haleurs aux bateaux, avec cette différence que, pour nous, le chemin est loin d'être de niveau ! Heureusement que nous sommes tous d'une humeur charmante et que les deux équipes rivalisent de vitesse.

Vers 8 heures 1/2 du soir, nous atteignons la première crête des monts Solvay. Tollefsen et moi souhaitons bonne chance aux camarades et commençons notre descente. Ce n'est pas chose aisée, nous n'avons pas de raquettes à neige ni de cordes pour nous lier l'un à l'autre : gare aux ponts de neige masquant de mystérieuses crevasses !

Bientôt nous remarquons que le seul moyen de ne pas

enfoncer c'est de mettre une plus grande partie de notre corps en contact avec la neige. Alors, aussitôt fait que dit, nous nous asseyons sur le sol et, allongeant les jambes, nous sommes emportés par la pente aussi rapidement qu'une schlitte. Quelle délicieuse glissade ; pas une déchirure, pas une égratignure ! Le cœur tout guilleret, la tête grisée d'air pur, nous regagnons gaîment le bord.

L'État-Major n'est pas nombreux : Mélaerts est à la fois commandant en second, en troisième, en quatrième,.... mais notre zoologue Racovitza est un débrouillard, et je ne doute pas un instant que si un accident nous arrivait, à Mélaerts et à moi, il ne parviendrait à retrouver l'endroit où nous avons déposé nos compagnons.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> février, le navire appareilla dès l'aube et fut conduit vers l'île Louise, où nous espérions obtenir une seconde droite de hauteur destinée à compléter nos observations du 30 janvier. Nous devions aussi, de ce point, relever la station établie sur les monts Solvay.

La brise et la mer nous empêchèrent de débarquer, nous forçant à demander un abri à l'île Brabant. Cette circonstance nous permit de découvrir le canal de Schollaert et l'île de Gand. Mais une avarie étant survenue à notre condenseur, nous dûmes doubler le cap Van Ryswyck et prendre la cape au centre du détroit de Gerlache.

Le 2 février matin, nous découvrîmes la baie d'Andvord, et, tandis que la *Belgica* restait amarrée à un iceberg, Racovitza débarquait au cap Van Beneden, où il passait la plus grande partie de la journée, dans un village de... manchots, dont il étudia les mœurs. C'est là aussi qu'il découvrit, avec satisfaction, une petite graminée, seule plante portant des fleurs qui ait jamais été rencontrée dans l'Antarctique.

Le soir venu, l'équipage organisa, sur l'iceberg, des tableaux vivants. Brusquement, la fête fut interrompue par la rupture de l'iceberg : le fragment auquel nous restions attachés nous poussait vers la côte.



Le 3 février, nous parcourons la baie d'Andvord ; nous découvrons le chenal d'Errera, dans lequel nous embouquons ; puis, nous nous amarrons, près de l'île de Cavelier de Cuverville, à un gigantesque iceberg au centre duquel s'est formée une cuvette renfermant de l'eau douce (1).

Avec des tuyaux de chanvre nous établissons un siphon dont une branche est maintenue dans la cuvette, tandis que l'autre, placée à contre-bas, débouche dans nos réservoirs. L'équipage est ravi de ce procédé nouveau et rapide de s'approvisionner d'eau douce sans aucun effort.

Pendant ce temps, Racovitza débarquait à l'île de Cavelier de Cuverville où l'appelaient d'innombrables familles de manchots. Moi-même, je me rendis quelques instants dans l'île pour y tenter, mais sans succès, des observations à l'horizon artificiel.

A 6 heures du soir, en rentrant à bord, nous apprenons que notre larus (2), capturé quatre jours auparavant, s'est envolé. Racovitza est désappointé et très étonné, car le larus, comme beaucoup de goëlands, a les ailes d'une telle envergure que, ne pouvant les déployer sur le pont d'un navire, il devient forcément prisonnier. Sans doute que le nôtre est parvenu à se hisser sur le bastingage d'où il a pu prendre son essor.

Le 4 février, en faisant le tour de l'île Lemaire, nous remarquons une « apparence » de chenal séparant l'île de Bryde de la Terre de Danco. Ce jour même, nous pouvons aussi noter, dans le journal du bord l'existence d'un large passage dirigé vers le sud-ouest. En même temps nous traçons la côte orientale et septentrionale de l'île Wiencke, notant dans ces parages, des roches isolées et de nombreux îlots. Riches de ce nouveau butin, nous retournons, le soir, à la baie de Buls, attendre le retour des explorateurs.

(1) Lorsqu'une cuvette se forme à la partie supérieure d'un iceberg, l'eau douce provenant de la fonte de la neige s'y accumule.

(2) Grand oiseau dont le corps est blanc, les ailes brunes, le bec et les pattes jaunes.



Je fus assez anxieux en arrivant près du cap d'Ursel, de n'apercevoir aucun signal sur les hauteurs.

Serait-il arrivé malheur à nos amis ? Ou bien sont-ils bloqués de l'autre côté d'une crevasse infranchissable ?

La nuit tombant, nous reprîmes le large, où nous fûmes arrachés à nos préoccupations par un spectacle aussi curieux qu'inattendu. On dit, d'une manière familière et même un peu triviale, en parlant d'une personne qui se trémousse de joie : « Elle rigole comme une baleine » ! Jamais je ne m'étais imaginé que je pourrais vérifier l'exactitude de cette comparaison. Or voilà que, tout à coup, je vis une bête monstrueuse qui gambadait hors de l'eau, y retombait avec fracas en soulevant d'énormes vagues, puis recommençait à bondir de plus belle ! Vite, j'appelai notre zoologue, et dame baleine eut la gracieuseté de recommencer à « rigoler » devant lui ! Racovitza et moi, nous étions positivement sous le charme.

Les journées du 5 et du 6 février s'écoulèrent sans que nous eussions vu, sur les monts Solvay, le signal convenu.

Enfin, le 6 février, à 5 heures du soir, la lunette nous fit voir le drapeau planté sur un noonatak.

Nous fîmes aussitôt route vers le cap d'Ursel ; nos camarades remontèrent à bord, tous en parfaite santé, mais un peu soucieux, semblait-il.

Ils firent peu honneur au souper, et, transis de froid, se hâtèrent vers leurs couchettes !

## CHAPITRE XVII

### *Ascension des monts Solvay*

Ce fut quelques jours plus tard seulement que, remis de leurs fatigues, ceux qui avaient tenté l'ascension des monts Solvay nous contèrent en riant leur odyssée.

Immédiatement après notre départ, ils avaient dressé



LE CAP RENARD

*Photographie du docteur Cook*



la tente et préparé un copieux repas : soupe aux pois, biscuits des Alpes, conserves, voire même une tasse de chocolat. La nuit fut reposante ; ils étaient bien à l'abri dans leurs sacs de peau de renne.

Le lendemain, 31 janvier, après le déjeuner, ils levèrent le camp et se remirent en route ; mais, arrêtés par la brume, ils durent repiquer la tente. Par quoi tuer le temps, si ce n'est par un petit repas !

L'après-midi, nouvelle tentative de marche, bientôt entravée encore par une crevasse infranchissable. Nos amis furent obligés, pour se remettre de ces contretemps, de déguster quelques bonnes choses ! Puis, la nuit vint : il fallut souper et se coucher ! O délices de Capoue !...

Le 1<sup>er</sup> février, il neigeait et le vent soufflait violemment. Malgré cela, une nouvelle tentative fut faite pour gagner la seconde crête des monts Solvay.

Tout à coup, Danco, attelé avec de Gerlache à un même traîneau, disparut sous la neige. Déjà le Commandant s'archoutait, pour ne pas être entraîné dans l'abîme, lorsqu'il constata que la corde qui, un instant auparavant, retenait Danco, était abandonnée à elle-même.

Avec précaution, tous approchèrent du trou béant dans lequel notre ami avait disparu. Ils le virent suspendu, grâce à ses longs skis, aux parois d'une crevasse, peu large heureusement, mais très profonde. Le sauvetage s'opéra avec célérité et Danco, ahuri par la secousse, fut ramené sur la neige ferme. Alors, pour lui rendre un peu de force et fêter l'émouvant sauvetage, un joyeux festin s'imposait !...

Le 2, le 3 et le 4 février, le temps demeura brumeux ; c'est à peine si de Gerlache et Danco, juchés sur un noonatak, purent mesurer quelques angles au théodolite.

Le 5 février, la brise se leva de l'est-nord-ouest et déchira la tente. Nos amis furent obligés de la réparer ; mais, comme l'étoffe destinée à boucher un trou doit être

prise quelque part, la tente diminua de surface, au moment même où le dégel, puis la pluie, la rendaient plus nécessaire. Alors nos pauvres amis trempés jusqu'aux os, barbotant dans la neige, songèrent, une dernière fois, à jeter un regard aux provisions ! Hélas ! l'appétit n'y était plus !... Enfin, à la suite d'une nuit des plus lamentables, de Gerlache, le matin du 6 février, fit arborer le drapeau belge, destiné à rappeler la *Belgica*. Ce même jour, à 5 heures du soir, le navire faisait entendre sa sirène, et recueillait nos explorateurs.

Ajoutons que, malgré tant de déboires et de circonstances défavorables, l'ascension des monts Solvay fut loin d'être sans résultat :

1° Les observations faites au théodolite nous donnèrent des contrôles très utiles pour le tracer de la carte ;

2° Arctowski rapporta d'importants échantillons géologiques ;

3° Et enfin nos excursionnistes acquirent, au point de vue du campement, une expérience qui pouvait leur servir par la suite.

Notons encore que le campement sur les monts Solvay est le premier qui fut tenté dans la région antarctique.

## CHAPITRE XVIII

### *Derniers travaux dans le détroit de Gerlache*

Le 6 février, vers 8 heures du soir, après le retour à bord du petit groupe expéditionnaire, nous eûmes la chance de reconnaître, au loin, l'île des Deux Hummocks, puis le cap Murray. Dès lors, la jonction de nos diverses stations étant faite, nous pouvions gagner le cap Murray et longer de près la côte orientale du détroit.

Le 7 février, nous parcourons la baie Charlotte, doublons

le cap Reclus, et naviguons dans le chenal de la Plata, en laissant, par tribord, les îles Nansen, Brooklyn, Wyck et Pelseneer.

Vers 4 heures du soir, de Gerlache, Cook et Arctowski débarquent au pied des roches Sophie, et, pour la nuit, nous nous mettons à la cape, à l'est de l'île Emma.

Le 8 février, nous doublons le cap Anna et, jugeant que la côte orientale a été relevée avec assez d'exactitude jusqu'à l'île Bryde, nous longeons l'île Anvers où nous débarquons, vers midi, près du cap Hippolyte, au pied des monts Osterrieth. A ce moment, le soleil inonde ces monts de mille feux ; toute la chaîne en est éblouie. Assez loin, à l'intérieur de l'île, quelques dômes ensevelis sous la neige rappellent les sommets alpestres. Le long de la côte, les montagnes pourprées s'abaissent en falaises de granit, au pied desquelles des avalanches ont amassé un glacier de peu d'épaisseur mais s'étendant sur toute la longueur de l'île.

Le soir du 8, nous nous arrêtons dans le chenal de Neumayer, au pied du mont William.

La journée du 9 février fut superbe. Elle nous permit de parcourir très utilement un long itinéraire : le matin, nous avons observé la position du quinzième débarquement et, vers midi, nous avons fixé les coordonnées d'une île du groupe Wauvermans. L'après-dîner, nous avons longé la côte orientale de l'île Wiencke ; puis, tandis que Danco, Racovitza, Arctowski et Cook débarquaient dans l'île Bob, la *Belgica* retournait vers l'île Lemaire.

Pour la seconde fois, et bien que notre attention fût particulièrement attirée vers l'île Bryde, nous n'avons pas reconnu, dans la brume, le passage qui existe entre cette île et la Terre de Danco ; nous pensions alors qu'il n'y avait là qu'une simple baie. Le soir, nous sommes allés reprendre, à l'île Bob, le personnel scientifique que nos travaux de la journée nous avaient fait oublier quelque peu. Nos pauvres amis agonisaient de faim ! Aussi, en

souvenir de cette sensation peu agréable, conservèrent-ils longtemps à l'île Bob le nom d'île Famine.

Nous nous étions abrités, pour la nuit, auprès du cap Willems, mais la dérive nous conduisit, dans le brouillard, à proximité de l'île Banck. Quel ne fut pas notre étonnement lorsque, le 10 février, à la première éclaircie, nous distinguâmes un canal dirigé vers le 15° nord-est. Nous y embouquâmes et ce n'est qu'à proximité du cap Van Beneden que nous reconnûmes que ce canal est bien celui qui sépare l'île de Bryde de la Terre de Danco et dans lequel, deux fois déjà, nous nous étions engagés.

Alors nous retournons au cap Pierre Willems et parcourons la baie des Flandres, où nous débarquons, le 11 février, dans l'une des îles Moureaux. Enfin, après avoir doublé le cap Rahir et reconnu les îles Guyou, nous longeons la Terre de Danco, lorsque nos regards sont attirés par la teinte bleue que présente une échancrure de la côte. Curieux, nous virons de ce côté et nous pénétrons dans une baie d'azur. Oh ! spectacle enchanteur ! les glaces, la mer, le navire, la mâture, les voiles, tout est bleu, de ce bleu pâle, mourant, qui n'existe que dans les régions polaires. Nous nous attardons à rêver dans cet azur... ; puis nous évoluons adroitement pour gagner la pleine mer, car nous sommes entourés d'icebergs. Pas assez adroitement cependant, car un craquement sinistre nous avertit que la *Belgica* vient d'en aborder un de front.

Heureusement, le mal n'est pas grand : la guibre seule est brisée ; le beaupré, par miracle, sort indemne de cette collision.

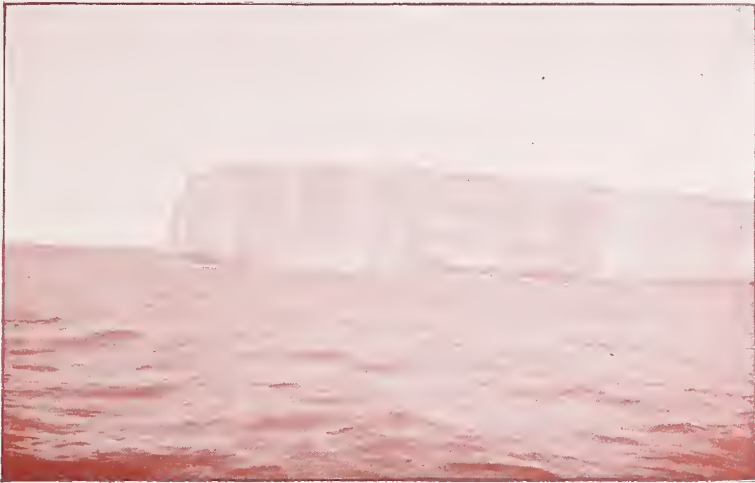
Nous passons la nuit près du cap Renard, que, le 12 février, au matin, nous voyons peu à peu sortir de la brume. Ce cap marque d'une façon précise l'entrée sud-ouest du détroit de Gerlache. C'est une falaise de granit longue et mince qui, du côté de la mer, élève, haut dans l'air, une aiguille rocheuse dentelée comme la flèche d'une





FALAISES DE GLACE : LA TERRE DE DANCO

*Photographie du docteur Cook.*



ICEBERG TABULAIRE

*Photographie du docteur Cook.*



cathédrale. C'est près de ce cap que nous opérons notre vingtième débarquement. Nous y déterminons les coordonnées géographiques de l'entrée du détroit, puis, après avoir franchi le chenal de Lemaire, nous allons attendre le jour, à environ trois milles de la côte, entre le cap Tuxen et le cap Rasmussen.

## CHAPITRE XIX

### *Quelques particularités sur le détroit de Gerlache*

L'itinéraire suivi par la *Belgica* indique avec quel soin le terrain a été fouillé. Le parcours en a duré vingt jours, pendant lesquels nous avons noté, avec une scrupuleuse attention, tous les renseignements qui pourraient intéresser, dans ces parages, les futurs navigateurs.

Parmi les échantillons rapportés par M. Racovitza, le naturaliste de l'Expédition, à qui je suis redevable des renseignements relatifs à la zoologie et à la botanique, je puis faire mention d'un diptère (mouche), d'une puce de neige et de trois ou quatre acariens, espèces de petites araignées se nourrissant de mousses et de lichens.

Parmi les animaux microscopiques, nous avons trouvé des infusoires et des rotifères nématodes, qui vivent dans l'eau douce provenant de la fonte des neiges. Les flancs des rochers, sans cesse labourés par les glaces, ne peuvent servir de refuge aux animaux littoraux. Pour le même motif, les algues sont rares dans cette région. On n'y trouve, dans les endroits abrités, que des algues de petite taille, sur lesquelles vivent de rares espèces d'animaux marins.

Les parois à pic des rochers qui ne retiennent pas la neige sont parfois couvertes de lichens et, dans les endroits humides, croissent des mousses de plusieurs espèces.

Les phoques que nous avons rencontrés dans le détroit

appartiennent à deux groupes différents : le phoque crabier (*Lobodon carcinophaga*) de teinte verdâtre uniforme, et le phoque de Weddel (*Leptonychotes Weddellii*) gris fer tacheté de jaune. Tous les deux se nourrissent de crustacés.

Viennent ensuite les cétacés : la jubarte (*Megaptera boops*) et le rorqual (*Balaenoptera Sibbaldi*) qui mesurent jusqu'à vingt-cinq mètres de longueur. Le prix en est peu élevé : six à huit mille francs, tandis que la baleine franche peut se vendre jusqu'à soixante-dix mille francs. Cette différence de valeur provient de ce que les fanons de la baleine, extraordinairement développés, sont utilisés pour différents articles de la toilette féminine et se vendent très cher. Nous n'avons pas rencontré de baleine franche au cours de notre voyage.

La jubarte est pourvue d'une petite nageoire dorsale et de longues nageoires antérieures ; le rorqual, au contraire, a une longue nageoire dorsale et de courtes nageoires antérieures.

Enfin, rappelons que nous avons aperçu dans le détroit un orque, ennemi intime des baleines qu'il attaque en s'accrochant à leur mâchoire inférieure.

Arrivons aux oiseaux.

De nombreux cormorans nichent dans le détroit. Parmi les goëlands, se trouvent le goëland brun (*Megalestris antarctica*), et le goëland dominicain (*Larus dominicanus*), grand oiseau au corps blanc, aux ailes brunes, au bec et aux pattes jaunes.

Parmi les pétrels, nous avons vu le pigeon du Cap (*Daption capensis*), le pétrel des neiges (*Pagodroma nivea*) et le très grand pétrel (*Ossifraga gigantea*) qui dépèce les cadavres.

Enfin, mentionnons le bec-en-fourreau (*Chionis alba*), le seul oiseau à pattes non palmées de la région. Nous ne l'avons aperçu que dans l'île Auguste, où il cache son nid dans les anfractuosités des rochers.

De tous les oiseaux qui habitent le détroit, les man-



ICEBERG RONGÉ A LA BASE PAR LES VAGUES

*Photographie du docteur Cook*



ICEBERG AVEC GROTTTE

*Photographie du docteur Cook*



chots sont certes les plus intéressants (1). Droits et raides sur leurs courtes pattes, ils ont l'air de petits bonshommes vêtus de pardessus noirs à capuchon. Ils trottent en se dandinant et en tournant la tête avec des contorsions bizarres, agitant leurs petites ailes qui semblent des moignons de bras et constituent, pour eux, des nageoires dont ils se servent à merveille. Deux espèces de manchots habitent le détroit de Gerlache : le manchot antarctique (*Pygoscelis antarctica*) et le manchot papou (*Pygoscelis papua*).

Ils ont, tous les deux, le cou et le ventre blancs tandis que la tête et le dos sont du plus beau noir. Le second ne diffère du premier que par un bec rouge au lieu d'un bec noir et une aigrette blanche qu'il porte gracieusement sur la tête ; mais, dans leur manière de vivre, ces deux oiseaux diffèrent essentiellement.

Les manchots papous vivent nonchalamment en commun, élevant leurs enfants à la spartiate.

Les jeunes sont tous réunis dans un même endroit, sorte de *nursery* où ils sont surveillés par un certain nombre de vieux manchots. Si l'un des petits veut s'émanciper, le gardien le ramène au bercail à coups de bec. Après un certain laps de temps un des gardiens pousse un cri auquel répond un autre cri, et de nouveaux factionnaires viennent remplacer les premiers, non sans avoir grommelé de la plus belle façon, tandis que ceux qui sont relevés de garde poussent des cris de joie et se jettent à la mer avec transport.

Ce manchot papou, dont la vie s'écoule dans une même uniformité, comme celle de certains fonctionnaires, ne se donne pas la peine de se défendre quand on l'approche. Il regarde d'un air hébété, en serrant avec effroi ses deux petites ailes.

(1) Ils sont parfois désignés aussi, mais improprement, sous le nom de pingouins du sud.



Les manchots antarctiques sont, au contraire, pleins d'esprit ! Certes, ils ne sont pas toujours commodes et se disputent parfois avec acharnement, mais quelle énergie, quelle vivacité, quelle mine intelligente !...

Leur courage égale leur amour maternel ; ils défendent hardiment l'approche de leurs nids : le bec tendu et menaçant, les plumes hérissées, ils livrent bataille et se font noblement tuer plutôt que d'abandonner leurs petits.

Nous avons fait vingt débarquements dans le détroit, et plusieurs se sont effectués avec difficulté.

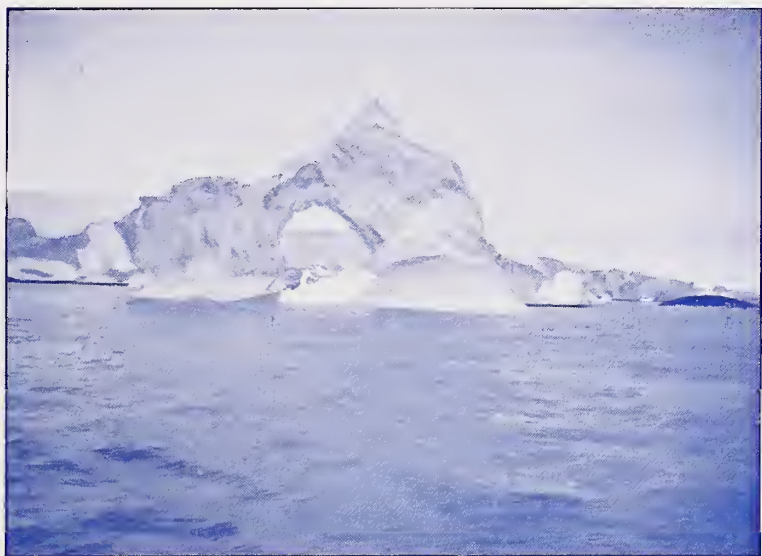
En effet, indépendamment des instruments fragiles qui encombraient le petit canot, sept personnes devaient y trouver place : Racovitza, Arctowski, Cook, Danco, Dobrowolski et moi, plus un matelot pour garder l'embarcation, pendant le travail.

Quelques-uns d'entre nous devaient donc se mettre aux avirons, travail fatigant pour les mains et qui les rendait impropres à manier des instruments de précision.

Quant à opérer successivement plusieurs débarquements et à nous faire aider par des hommes d'équipage, il n'y fallait pas songer : nous eussions perdu de la sorte un temps considérable, alors qu'il fallait opérer rapidement, et notre personnel peu nombreux n'était que suffisant pour le service du bord.

Les difficultés se multipliaient encore lorsqu'il s'agissait de fixer le lieu de débarquement.

La côte dans l'Antarctique est presque toujours abrupte. Ou bien nous nous trouvions au pied de vastes glaciers dont les murailles verticales s'élevaient plus haut que la mâture du navire, comme au cap Lancaster ; ou bien la roche apparaissait à nu et absolument droite, telles les roches Sophie. Parfois, la terre semblait d'un accès plus facile, mais, en approchant, nous constations qu'elle était défendue par des récifs sur lesquels notre canot courait le risque de se briser : ce fut le cas dans l'île Louise.



ICEBERG EN FORME D'ARCADE

*Photographie du docteur Cook*



VILLAGE DE MANCHOTS ANTARCTIQUES

*Photographie de E. G. Racovitzs*



D'autres fois encore, la côte rocheuse formait une succession de dômes peu élevés, mais dont les parois, polies par le frottement des glaces, étaient si glissantes qu'on ne s'y aventurait qu'avec prudence. Les îles Wauvermans présentaient cet aspect. Ajoutons que certains endroits, très accessibles en temps calme, devenaient inabordables dès qu'il y avait de la houle.

Ainsi, au pied du mont Allo et du mont Pierre, à proximité du cap Neyt, se trouve une petite baie au fond de laquelle s'étend une grève. Le débarquement s'est opéré facilement en cet endroit, parce que la mer était calme ; mais le retour à bord présenta un sérieux danger : la mer s'était levée et menaçait de rouler notre canot.

Dans l'île Auguste l'action de la mer se faisait sentir plus violemment encore. Dans d'autres îles, telles que les Guyou et les Moureaux, l'espace non couvert de neige était si petit que les instruments devaient être échelonnés au bord de l'eau.

Tous les points des côtes, heureusement, n'étaient pas aussi défavorables, mais il fallait les découvrir peu à peu.

Au cap Van Benedèn, par exemple, un canot pouvait atterrir par tous les temps.

C'est dans l'île de Cavelier de Cuverville que nous avons débarqué avec le plus de facilité. Dès qu'on avait dépassé les falaises rocheuses, la côte s'étendait très saine, formant un véritable quai.

Une particularité encore du détroit de Gerlache, c'est la rapidité avec laquelle la mer se forme sans cause apparente. Nous en avons eu un exemple étonnant dans la nuit du 6 au 7 février : vers 8 heures du soir, l'atmosphère était calme lorsque, brusquement, une grosse houle se leva. La brise ne se fit sentir que cinquante minutes plus tard, et, bien qu'elle durât peu, la mer n'en demeura pas moins forte. Ce phénomène est d'autant plus curieux que nous nous trouvions dans une partie relativement étroite du détroit, et qu'il semble presque inexplicable

qu'une houle aussi forte puisse se soulever entre deux côtes peu éloignées l'une de l'autre et parallèles aux crêtes des lames.

## CHAPITRE XX

### *Les Glaces*

Disons un mot maintenant des différents aspects que présentent les glaces.

Les terres des régions voisines des pôles sont généralement recouvertes, sur presque toute leur étendue, d'une épaisse couche de glace, dont le pouvoir diffusif est énorme. Cette couche de glace projette, vers le ciel, un reflet *jaunâtre* qui s'aperçoit à de très grandes distances, et qu'on nomme *landblink*.

À mesure qu'on s'éloigne de la côte pour avancer dans l'intérieur des terres, les aspérités du sol disparaissent ; les vallées sont comblées par des neiges qui se durcissent, se compriment pour former les glaces éternelles, recouvrant peu à peu tout le sol. Cette couche de glace prend le nom d'*inlandice*.

Les glaces s'accumulent sur l'inlandice, exercent continuellement une poussée vers les côtes et elles finissent par se déverser dans la mer comme de véritables fleuves qui portent le nom de *glaciers*.

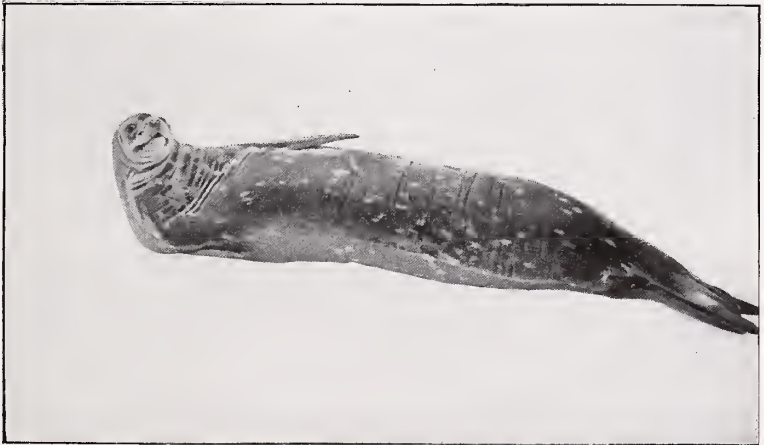
Comme la poussée, à l'intérieur des terres, augmente constamment, des blocs de glace descendent ainsi dans la mer où, entraînés par le courant, ils flottent, pareils à des épaves : ce sont des *icebergs*.

L'iceberg est donc formé par la *glace de terre*, et composé exclusivement d'eau douce. Cette glace est d'un beau bleu et d'une dureté extraordinaire. Lorsqu'un iceberg est de formation récente, on peut constater sur certaines de ses faces latérales des lignes horizontales montrant la



JEUNE PHOQUE CRABIER

*Photographie du docteur Cook*



PHOQUE DE WEDDEL

*Photographie de E. G. Racovitza*





stratification des diverses couches de neige (planche XIV). Le glacier qui forme l'iceberg ayant une face supérieure plane, l'iceberg type de l'Antarctique est en forme de table et porte le nom d'*iceberg tabulaire*.

Ajoutons que les icebergs peuvent se détacher aussi du flanc de rochers abrupts, et, par conséquent, affecter, dès leur naissance, des formes très variées.

Examinons maintenant l'iceberg qui commence à flotter.

La mer l'arrose, l'agite, le secoue, le fait tanguer : la glace, sous ces secousses, s'arrondit, se polit ou se creuse, jusqu'à la hauteur atteinte par l'eau de la mer (planche XV).

Parfois aussi des crevasses se forment, dans lesquelles les vagues se précipitent, y découpant des grottes, des cavernes mystérieuses. Les icebergs ainsi travaillés offrent de ravissants aspects. La base, sous l'eau, semble d'aiguemarine ; les parois éclairées par le soleil ont la blancheur scintillante du cristal ; celles qui lui sont opposées prennent un reflet d'azur, tandis que l'intérieur de la grotte est d'un bleu sombre et insondable.

Puis, si l'eau continue à ronger, la galerie se creuse de part en part comme une arche ou un tunnel (planche XVI).

La hauteur des icebergs au-dessus de leur flottaison atteint jusqu'à 60 mètres. En tenant compte de la différence de densité de l'eau de mer et de la glace de terre, et en admettant qu'un de ces blocs flottants ait la forme prismatique, on peut conclure qu'un iceberg, qui émerge à 60 mètres, a une hauteur totale de 660 mètres environ. Mais les icebergs n'ont généralement pas la forme prismatique ; la base en est parfois très étendue. Il n'est malheureusement pas possible de mesurer l'épaisseur maxima de la partie immergée ; car il ne pourrait être question de tirer une conclusion quelconque de ce qu'on serait parvenu à passer un fil de ligne sous l'iceberg même, puisqu'on ne connaîtrait pas la courbe décrite par la ligne.

La partie immergée de l'iceberg étant si importante, on

comprendra facilement qu'un courant sous-marin, ayant prise sur cette énorme base, peut entraîner l'iceberg, dans une direction opposée au vent, puisque ce dernier n'agit que sur la partie hors de l'eau.

De même aussi un iceberg pourra résister à un courant de surface et jouer le rôle de barrage.

Dès que l'iceberg s'est éloigné considérablement du glacier où il a pris naissance, les collisions avec les autres icebergs le transforment encore sérieusement. Enfin, lorsqu'il pénètre dans des eaux moins froides, un changement d'équilibre se produit : il chavire, il se dissout, il devient un fragment qui, peu à peu, se fond dans l'océan.

Comme certains icebergs mesurent trois à quatre kilomètres de longueur et de largeur, sur une épaisseur de plusieurs centaines de mètres, on peut se figurer le danger que présente, pour un navire, la collision avec une semblable masse (1) animée d'une vitesse pouvant atteindre plusieurs nœuds. Les plus grands cuirassés pourraient être brisés comme un fêtu de paille !

Nous devons constater ici que notre voyage dans le détroit de Gerlache fut particulièrement favorisé, car, malgré la présence d'un grand nombre d'icebergs, nous y avons circulé librement, à une époque de l'année où Weddell avait trouvé toute la région encombrée de glaces.

Nous venons de parler de la glace de terre ; disons maintenant un mot de la *glace de mer* et de la *banquise* en général.

Les glaces *éparses* projettent aussi, dans le ciel, des reflets de lumière *blanche* diffuse appelés *iceblink*.

S'il se trouve, dans la banquise, un espace d'eau libre, le ciel au-dessus prend une teinte bleue très foncée : le *watersky*. L'aspect du watersky peut cependant induire sérieusement en erreur : parfois l'étendue en est considérable et semble indiquer une grande surface d'eau libre,

(1) Un grand iceberg peut avoir  $4000 \times 4000 \times 400$  soit 6 400 000 000 mètres cubes.

alors que, en réalité, il n'y a qu'un petit lac ; d'autres fois encore des nuages gris-bleu, qui ressemblent au watersky, peuvent faire croire à la présence d'eau libre là où, en réalité, il n'y a que de la glace.

A mesure qu'on approche de la banquise, l'iceblink devient plus marqué, plus étendu. On aperçoit ensuite de très petits blocs de glace épars ou alignés en rubans, et qui constituent la *glace de dérive*. En avançant vers le sud, on voit les blocs devenir de plus en plus grands, ils atteignent alors 20 et 30 mètres de longueur et prennent le nom de *plaques* ou *nappes*.

Vers le sud, les plaques deviennent encore plus étendues, ayant 70 et 80 mètres de longueur. Elles forment alors des *champs de glace* dont l'ensemble, avec les icebergs et fragments d'icebergs, porte le nom de *banquise*.

Des phénomènes multiples mettent sans cesse la banquise en mouvement. Lorsque ces mouvements durent longtemps, les glaces se resserrent et produisent la *pression*. Au contraire, lorsque le calme se rétablit, les glaces se dirigent vers la mer libre ; elles se dégagent et produisent la *détente*.

Pendant la pression, les blocs énormes ne perdent leur force d'inertie qu'après s'être brisés dans de fréquentes collisions. Ils forment ainsi de véritables amoncellements appelés *hummocks*.

L'eau de mer se congèle par 2°,5 centigrades environ sous zéro, mais il ne s'ensuit pas que la surface de la mer se congèle lorsque la température atteint ou est même légèrement inférieure à ce chiffre : les mouvements ondulatoires de cette surface retardent la congélation. Nous avons vu, notamment, des lacs d'une étendue assez considérable avoir, par temps calme, une surface libre de glace par 15° au-dessous de zéro. Mais il s'agit là d'une exception, car lorsque la banquise n'est pas en mouvement, l'eau des lacs et des crevasses se fige, puis se congèle par des températures très supérieures à 15 derés sous zéro.

Lorsque la glace se forme, l'aspect de la mer est parfois vraiment étrange : au-dessous d'une mince plaque de cristal, l'eau de mer paraît toute noire, tandis que dans une multitude d'autres endroits, des fleurs de neige, le *rassol*, transforment le champ de glace en un parterre ravissant (planche XX).

Dès qu'un léger mouvement ondulatoire se produit, la couche de glace, encore peu résistante, se brise en petits fragments qui s'accostent, se heurtent, et, pour peu que le mouvement se poursuive, se transforment en disques plus ou moins réguliers. Alors, dès que le calme ramène la détente, ces disques se disjoignent et flottent sur l'eau comme des feuilles de nénuphar.

Si, au contraire, la couche de glace a le temps de s'épaissir, la neige, qui tombe presque tout l'hiver, se transforme en glace et s'accumule.

Une plaque de glace formée sur la mer comprend donc : une couche de neige à la partie supérieure, puis, en descendant, une couche de glace d'eau douce, provenant de la neige comprimée, et une couche de glace d'eau salée, provenant de la congélation de l'eau de mer. Souvent, entre la couche de neige et la couche de glace d'eau douce, se trouve une couche d'eau douce. En été la couche supérieure de neige est molle, elle se transforme en *névé* dans laquelle on enfonce profondément si l'on ne se sert pas de skis ou de raquettes. En hiver, cette couche de neige se durcit, perd ses aspérités et prend l'apparence du plus beau marbre.

## CHAPITRE XXI

*La terre Alexandre I<sup>er</sup>. — Un ouragan dans la banquise*

Nous avons laissé la *Belgica*, le 12 février 1898, dans le chenal de Lemaire, non loin du cap de Trooz.



LA « BELGICA » A L'ENTRÉE DE LA BANQUISE ANTARCTIQUE

*Photographie du docteur Cook*



ENSEMBLE DE LA BANQUISE

*Photographie de E. G. Racovitzs*







EXPÉDITION ANTARCTIQUE BELGE. — ROUTE SUIVIE PAR LA « BELGICA » DU 13 AU 19 FÉVRIER 1898.

Carte dressée par le capitaine-commandant de l'expédition.





Le lendemain, 13. nous cherchâmes à pénétrer dans la partie de mer qui se trouve au sud de ce cap, afin de constater si nous étions en présence d'une baie ou du détroit de Bismarck. La densité de la banquise nous empêcha d'avancer; nous fûmes obligés de battre en retraite.

De 4 à 7 h. 30 du soir, nous longeons la banquise, laissant par bâbord les deux petites îles Cruls élevées de quelque trente mètres au-dessus des eaux. A peine les relevons-nous au sud que nous constatons autour de nous la présence de nombreux récifs dont les sommets pointent dans le creux des lames. La mer est agitée, il vente très frais, les brisants deviennent plus nombreux et nous ferment la route vers l'ouest. Heureusement que de Gerlache, placé dans le nid de corbeau, ne perd pas de vue les récifs et peut diriger la route d'une façon relativement sûre (1).

Vers 9 heures du soir, nous sortons enfin de cette impasse, après avoir rangé de très près un fort mauvais récif. Tout danger paraissant écarté, un seul homme reste en vigie auprès de l'officier de quart, qui a pour instruction de laisser aller le navire à la dérive, sans trop s'écarter de deux icebergs échoués sur un banc de roche (2).

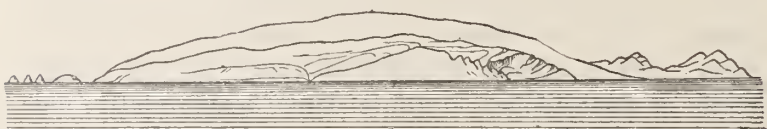
Or, vers quatre heures du matin, la brume fit perdre de vue à l'officier de quart les icebergs échoués. Chose étrange, le navire alors partit en dérive, évoluant au milieu des récifs qui nous avaient préoccupés la veille, et sans se laisser effleurer par un seul !

(1) Dans les endroits où les récifs sont très nombreux, l'officier de quart se tient le plus haut possible dans la mâture. Il reconnaît alors à la couleur de l'eau les endroits où se trouvent les roches.

(2) La présence des grands icebergs annonce toujours une certaine profondeur de la mer, étant donné que par suite de la différence de densité entre la glace d'iceberg (glace d'eau douce) et l'eau de mer, un iceberg *émergeant* de 30 mètres a un pied *immergé* à une profondeur qui peut atteindre 500 mètres.

Du 13 au 16 février, nous fûmes presque continuellement dans la brume, longeant la banquise par bâbord. Parfois, au loin, vaguement, nous apercevions une terre dont les glaces nous isolaient, tandis que dans le ciel l'iceblink paraissait constamment. Nous croisions aussi fréquemment des icebergs, et nous traversions de longs rubans de fine glace de dérive orientés du sud-sud-est au nord-nord-ouest.

Le 16 février, nous apercevons la Terre Alexandre découverte en 1821 par Bellingshausen. Nous en sommes si éloignés que nous ne pouvons même en apprécier la distance (fig. 2).



*Fig. 2. Vue de la Terre Alexandre*

Nous notons cependant deux apparences de caps en C et D (fig. 3) et un massif qui paraît isolé mais est peut-être rattaché aux terres avoisinantes par un isthme peu élevé, situé en-dessous de notre horizon visuel.

En M surgissent trois monticules, blancs d'apparence : ce sont des icebergs ou des îles analogues à celles que nous avons remarquées à divers endroits dans le détroit de Gerlache, ou encore la continuation de la terre C, D, B, A à laquelle ces hauteurs pourraient être reliées par un isthme que nous ne pouvons voir. A l'est de B, s'échancre un golfe. Parallèlement à la côte, B D, court une chaîne de montagnes dont l'arête vive et mince se détache nettement de la masse principale.

Le relief de cette arête est si fortement accusé que nous nous demandons si cette chaîne n'appartient pas à une île située en deçà de la Terre A, B, C.

Non loin du cap D, la chaîne de montagnes se festonne, dentelée comme une scie. A l'intérieur, dans la région

E, le terrain, en pente douce, paraît être un glacier gigantesque, qui se dirige vers la mer, entre les points B et D.

Suivant F et G courent deux chaînes parallèles remarquables. La chaîne G incline sa pente douce jusqu'à la mer. La crête F s'abaisse en mamelons neigeux qui se perdent également dans l'océan vers I ; mais, en H, se détache un contrefort caractéristique qui paraît limiter, à l'ouest, le glacier E.



*Fig. 3. Croquis de la Terre Alexandre*

La région K est relativement basse, avec, de ci de là, quelques mamelons peu élevés.

Enfin, en C, une série de mamelons sans orientation particulière sont reliés à la chaîne G ou à la côte, de façon très diverse.

Devant la Terre Alexandre, se trouvent de nombreux icebergs ne présentant pas la forme tabulaire caractéristique : quelques-uns sont capricieusement découpés ; d'autres imitent la flèche gothique de nos cathédrales.

La densité de la banquise nous défend l'approche de la terre. La lisière des glaces est orientée dans la direction

est-onest et formée de petits fragments d'iceberg et de glace de mer.

Du 16 au 28 février, nous concentrons tous nos efforts pour forcer la banquise ; mais, à peine le navire a-t-il gagné quelques milles dans le sud qu'il est ressaisi et immobilisé par les pressions.

Que faire ? Remonter vers le nord et mettre l'hiver à profit pour compléter notre équipage et nos approvisionnements ? C'était le seul parti à prendre ; mais l'idée que nous allions, peut-être, quitter l'Antarctique un jour trop tôt pesait lourdement sur quelques-uns d'entre nous.

Une circonstance imprévue nous traça soudain notre ligne de conduite.

Le 28 février, une formidable tempête se déclina, mettant toute la banquise en mouvement.

Les blocs de glace soulevés par la mer en furie se brisaient les uns contre les autres ; la banquise se crevait avec des craquements sourds. Des fissures se formaient dans la glace, puis allaient s'élargissant en rivières, en lacs sur lesquels le navire bondissait éperdu. Puis, les glaçons se rapprochaient à nouveau, se heurtaient, montaient les uns sur les autres. Lorsqu'une détente se produisait, la *Belgica* filait comme un trait, se frayant d'elle-même un chemin. Parfois, sous l'influence du vent, elle acquérait une vitesse énorme qui, brusquement, cessait à la lisière des lacs.

Le vent soufflait de l'est-nord-est ; rien n'eût été plus simple que de nous écarter de la banquise.

Mais l'occasion était unique et il fallait profiter de cette dislocation des glaces pour courir vers le sud. De Gerlache vint me trouver sur la passerelle : notre conversation fut courte ; elle se termina par un vigoureux *shake-hand*, et, avec une joie profonde, je transmis, au timonier, l'ordre de mettre le cap au sud !

Nous ne nous dissimulions pas, cependant, les risques



LA « BELGICA » DANS LA BANQUISE

*Photographie du docteur Cook*





de notre téméraire entreprise. La mauvaise saison allait nous condamner à un hivernage, pour lequel nous n'étions qu'incomplètement équipés. Si nous succombions, qui rapporterait au pays les documents précieux que nous avions déjà recueillis ?

Mais n'était-ce pas en affrontant maints dangers que Ross avait reconnu la Terre Victoria, croisé sous les volcans Erebus et Terror, et ouvert le chemin qui conduit au pôle magnétique austral ? Ce que Ross avait tenté avec des navires à voiles, ne devions-nous pas l'entreprendre avec un navire à vapeur ? Oui, de Gerlache savait que nous risquions notre vie, mais il regardait la mort en face et ne nous faisait point l'injure de se montrer timoré pour nous.

Le 2 mars, la banquise, qui s'était ouverte sous l'influence de la tempête, se referma soudain. Avec la plus grande peine le navire avança encore de deux milles vers le sud.

Bientôt la température baissa, surtout la nuit, et une jeune glace se forma, soudant ensemble les anciens champs.

Le 3 mars, nous tentons vainement de nous déplacer : la banquise est trop compacte, elle ne se laisse plus entamer. Enfin, le 4 mars 1898, la *Belgica* était enserrée de toutes parts, comme dans un étai.

## CHAPITRE XXII

### *Bloqués*

Oui, de toutes parts s'étendait la banquise. Le soleil cependant ne nous avait pas encore quittés ; il éclairait même, dans tous ses détails, le spectacle grandiose et féerique que nous avions sous les yeux.

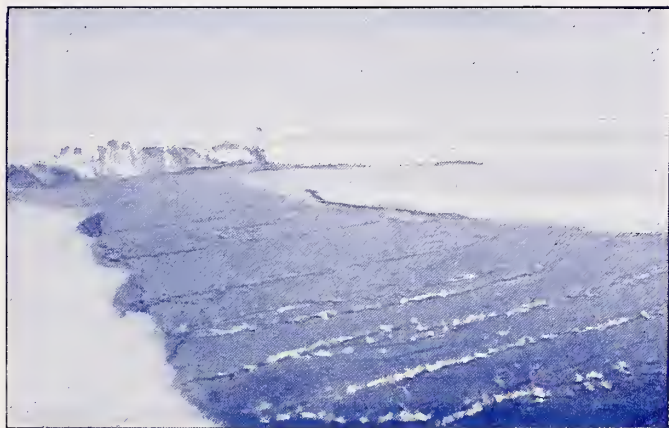
Partout, à l'infini, les glaces s'étendent, en champs très

anciens et en champs de la dernière formation. Tous portent encore les blessures de la récente tempête : leurs cassures sont droites et nettes ; les pressions n'ont pu encore les modeler. A droite, à gauche, des icebergs et des glaçons se heurtent contre ces champs, en les chassant devant eux. Ça et là, brillent quelques lacs, dont l'eau commence à se figer ; la neige, ou plutôt la fleur de neige, y festonne tout autour une collerette de dentelle.

Ils se complaisent dans cette dernière parure, car voici l'hiver qui va les congeler à jamais. Déjà les glaces se meuvent en s'accostant mystérieusement. Elles jettent des cris ressemblant à des vagissements humains : c'est la voix de la jeune glace qui se forme, c'est l'enfant qui dit ses premiers mots. Plus tard, la banquise parlera encore ; elle hurlera de fureur, pendant la tempête, ou bien elle exhalera une mélopée triste comme un champ funèbre, lorsque le soleil de l'été recommencera à la miner sourdement et à la disloquer.

Aujourd'hui, le ciel est radieux ; il passe par les nuances les plus variées et les plus délicates : le vert pâle succède au bleu d'azur, le rose remplace le violet. La banquise se colore sous ce voile changeant : voici un iceberg dont la base est vert d'eau, tandis que les faces latérales sont d'un bleu très foncé ; là-bas, à l'horizon d'un gris perle infiniment doux, un autre iceberg tout rose sous la pourpre du soleil couchant. D'autres encore semblent noirs, les perfides, comme pour feindre la présence d'une terre.

Et la vie anime ces régions où l'on croirait que rien ne peut naître. Voici des phoques couchés paresseusement sur une nappe éblouissante. Des manchots étonnés poussent des cris aigus en s'approchant du navire, qu'ils contemplent longuement. Une volée de pagodromas, semblables à de blanches hirondelles, se groupent sur un vieil iceberg et jacassent en famille. En famille !... Brusquement, le soleil disparaît, et la lumière crépusculaire du pôle éclaire,



VOIE D'EAU RECOUVERTE DE JEUNE GLACE ET FORMATION DU « RASSOL »



NOTRE CHAMP DE GLACE RECOUVERT D'UNE ÉPAISSE COUCHE DE NEIGE

*Photographie du docteur Cook*



longtemps encore, l'espace qui, lentement, se couvre de brume.

Alors la vie semble s'éteindre : les phoques s'endorment, les manchots appuient langoureusement leur tête sur leurs petites ailes, les pagodromas eux-mêmes se taisent : ils ne se content plus des poèmes d'amour !

A bord, tout est tranquille ; quelques-uns rêvent, d'autres réfléchissent.

Qu'allons-nous devenir dans ce désert glacé ? Depuis quelques jours les observations renseignent une dérive vers le sud. D'abord de quelques milles par jour, elle s'est ensuite ralentie. Si cette dérive persiste, où irons-nous échouer ? Ou bien nous arriverons dans l'Océan Indien, après avoir passé près du pôle, ou bien nous serons arrêtés par un continent.

Mais, en admettant la première hypothèse, avant d'arriver à l'Océan Indien, notre navire mettra quatre ou cinq ans pour se dégager ; car, à mesure que nous approcherons du pôle, l'intensité du courant diminuera probablement encore.

Pourrons-nous résister quatre ans, alors que nous avons des vivres pour deux ans au plus, et que nous ne pouvons guère compter sur les produits de la chasse : nous n'avons encore aperçu aucun gibier qui puisse nous tenter, et, plus tard, nous aurons moins de chance encore d'en rencontrer.

Mais cette hypothèse est inadmissible : les terres australes ne sont-elles pas là pour nous arrêter ?

Dans l'Océan Glacial Arctique, on peut souhaiter voir la terre qui possède du gibier comme l'ours, le renne ; qui est fréquentée par des navires chasseurs de phoques et de baleines ; qui, enfin, est habitée par des Esquimaux. Mais dans le sud, le continent antarctique est absolument désert et stérile. Aucune chance de salut pour nous vers ces terres inhospitalières....

Chassons ces noires idées ; arrêtons-nous à une perspec-

tive plus clément. Pourquoi les pressions, qui arrivent des terres, ne feraient-elles pas dévier notre route vers l'ouest ? Un bienheureux hasard nous entraînerait peut-être dans la mer de Ross, après nous avoir charriés au travers des 3600 kilomètres qui nous en séparent ! Dans ces conditions, nous mettrions un temps considérable avant d'être dégagés, mais nous pourrions faire de grands et utiles travaux et nous aurions plus de probabilités de salut qu'en dérivant vers le sud.

Ce qui peut encore se produire, c'est qu'il n'y ait pas de courant, et que notre dérive momentanée soit due exclusivement à la tempête qui a soufflé les jours précédents. Dans cette hypothèse, nous nous déplacerons avec la banquise : tantôt allant au nord pour revenir vers le sud, et pour repartir ensuite vers l'est ou vers l'ouest. Insensiblement, nous gagnerons la lisière des glaces que la poussée du sud rejette toujours finalement vers le nord. Il est vrai que notre séjour dans la banquise peut être long.....

Et si les pressions trop fortes brisaient le navire ? Eh ! bien, nous ferons un suprême effort. Nous avons des vivres, des vêtements, des tentes, des canots, des skis et des raquettes que nous jetterons sur un champ solide, et nous tâcherons *désespérément* de gagner le détroit de Gerlache, puis de franchir le détroit de Bransfield en canot. De là, deux ou trois d'entre nous s'efforceront d'atteindre le cap Horn avec une de nos frêles embarcations.

Quel projet chimérique ! Il faut y croire pourtant. Il faut donner à tous confiance et espoir.

(A suivre.)

G. LECOINTE.

---

# VERS LE POLE SUD

IMPRESSIONS ÉPROUVÉES A BORD DE LA " BELGICA " (1)

## CHAPITRE XXIII

### *Débuts de l'hivernage*

Le 7 mars 1898, la dérive vers le sud devint certaine, les observations astronomiques la renseignaient nettement.

A ce moment, nous nous trouvions, de Gerlache et moi, dans une grande perplexité. Fallait-il expliquer immédiatement la situation à l'État-Major ou bien attendre encore quelques jours ?

Longuement nous discutons la question. Il est évident que nos compagnons ne sont pas tous partisans de l'hivernage. Mais comment retourner vers le nord, alors qu'un watersky très étendu semble indiquer, vers le sud, une mer libre de glace ?

Pourtant de Gerlache croit devoir se résoudre à cette alternative, en présence de la pression qu'exercent sur lui plusieurs membres de l'Expédition.

Un moment même il se demande si ses ordres ne seront pas méconnus, dans le cas où nous poursuivrions notre route. Je le rassure en lui disant, en riant, que si cette éventualité se produit, je n'hésiterai pas à affoler le compas

(1) Voir REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES, juillet 1902, p. 175, octobre 1902, p. 492 et janvier 1903, p. 164.





DANCO



PAGODROMA NIVEA



LE PONT RECOUVERT DE NEIGE

*Photographie du docteur Cook*



liquide avec de gros aimants, et à remplacer la rose du compas étalon par une autre de réserve que je pourrais, en un clin d'œil, aimanter en sens inverse. Le timonier croirait alors faire route vers le nord, et, en réalité, il s'avancerait vers le sud.

Cette proposition égaie quelques instants de Gerlache, mais sans mettre un terme à son indécision.

Mais le lendemain, 8 mars, le watersky a disparu emportant notre espoir d'une mer libre. Alors notre programme se trouve modifié : nous allons tenter de faire route vers l'île Pierre I<sup>er</sup>.

Ce nouveau projet est accueilli froidement par nos camarades. Les membres du personnel scientifique y sont même carrément hostiles, et, au cours d'une conversation intime avec l'un d'eux, mon interlocuteur me déclare que nous ne pouvons, de Gerlache et moi, nous arroger le droit de prendre une aussi importante détermination sans avoir demandé à chacun un vote affirmatif, étant donné qu'avant le départ d'Europe il a été décidé qu'on ne chercherait pas à hiverner avec le navire. « Comment, après les leçons qui viennent de nous être données, pouvons-nous encore nous obstiner à rester au milieu des glaces ? Ne pas fuir au plus tôt c'est se faire emprisonner volontairement dans la banquise, c'est vouloir à tout prix un hivernage pour lequel nous sommes trop incomplètement préparés. Voyez, me dit-il en terminant, ce petit calepin où j'inscris mes notes scientifiques : je l'ai choisi tout petit, afin qu'il ne soit pas encombrant le jour où, le navire étant écrasé, nous devons errer sur la banquise ! Vous riez, Lecointe, mais rira bien qui rira le dernier ! »

Ce discours m'était servi très correctement, très froidement, par un homme absolument convaincu que j'avais tort.

Le 10 mars, il neigeait ; le ciel d'un gris de plomb cachait toutes ses étoiles : impossible de reconnaître si,

sous la poussée de la tempête, nous voguons vers le nord ou vers le sud.

A proximité du navire, des crevasses se sont ouvertes, formant quelques petits lacs. Ce ne sont pas ces sillons humides qui nous permettraient de sortir de la banquise, mais, pour donner satisfaction aux membres de l'État-Major hostiles à l'hivernage, il est décidé qu'une tentative va être faite dans ce sens. Notre provision de charbon nous permet cet essai qui n'exige pas plus de 500 kilogrammes de combustible.

L'appareillage a lieu, mais sans aucun résultat. De plus, on ne nous tient aucun compte de notre bonne volonté : d'aucuns prétendent que l'effort a été tenté mollement, avec l'arrière-pensée de ne pas réussir !...

Comment répondre à cette accusation ? Il est *certain* que nous avons *honnêtement* essayé de retourner vers le nord, mais il est certain aussi que de Gerlache et moi nous avons été heureux de l'échec de notre tentative.

Et nous avons les motifs les plus sérieux pour justifier cette attitude.

En effet, si, avant de nous engager dans la banquise, de Gerlache avait consulté l'État-Major, le vote n'eût certes pas été en faveur de l'hivernage, et le Commandant se serait mis dans une situation difficile en ne tenant pas compte du résultat du scrutin.

Si, au contraire, il s'était rallié au vœu général, que devenions-nous une fois hors de la banquise ?

Nous allions tristement attendre, en Amérique, le retour de l'été et..... l'argent nécessaire pour continuer la campagne l'année suivante.

Cet argent, nous l'aurait-on envoyé si nous n'avions pas accompli encore quelque action d'audace ?...

L'Expédition ne possédait plus que 16 000 francs. En ajoutant à cette somme le montant des lettres de crédit dont disposaient, à titre personnel, quelques-uns d'entre

nous, nous aurions eu à peine de quoi remettre le navire en état et nous réapprovisionner.

Et puis l'équipage nous aurait donné encore, sans doute, de nouvelles préoccupations, car si nos hommes se conduisaient bien à la mer, sur terre ils redeviendraient très indisciplinés. Jamais nous n'aurions trouvé à renouveler ou à compléter notre équipage dans ce coin reculé du monde où viennent échouer tant de déclassés.

Instinctivement donc nous craignons plus de rentrer en Amérique que de tenter le premier hivernage dans les régions antarctiques.

Le soir du 10 mars, l'atmosphère s'éclaircit et le coucher du soleil fut superbe. Le disque de l'astre partiellement voilé par une gaze légère était d'un rose pâle très doux. Dans le lointain, émergeaient quelques icebergs. Peu à peu, vers le sud-ouest, le ciel devint aussi d'un rose tendre qui, s'atténuant du côté du zénith, arrivait au blanc duveté, éblouissant.

Une demi-heure plus tard, le ciel d'un gris brun uniforme n'était plus éclairé que par un iceblink assez étendu. Vers 11 heures, la lune se leva, jetant sur la banquise les paillettes d'or de ses rayons.

Du 11 au 15 mars, les esprits demeurent agités et mécontents. Il est évident pour chacun de nous que la *Belgica* est prisonnière : plus une crevasse autour du navire ; les glaces se sont soudées, enserrant leur proie de plus en plus.

Heureusement que les aménagements en vue de l'hivernage apportent un dérivatif puissant à la nervosité de chacun. Nous voilà tous transformés en charpentiers, et couvrant le pont, depuis l'arrière jusqu'au laboratoire, d'une immense carcasse de bois protégée, à son tour, par du carton bitumé. Dame ! nous ne sommes pas très habiles par ce froid qui paralyse les mouvements et engourdit les

main : le marteau, fréquemment, manque le clou pour atteindre les doigts.

L'animation renaît, la gaieté se fait jour en saillies amusantes ! On rit, donc on est désarmé ! Le soir, la fatigue est telle que, sans discours, sans ambages, chacun se hâte de regagner sa couchette.

Le dimanche, 13 mars, grands essais de skis sur la banquise. Ceux qui en connaissent l'usage, daignent donner un conseil, voire même une leçon. Les Norvégiens se dandinent avec grâce sur ces longs patins mesurant de 2 à 3 mètres ; de Gerlache et Danco sont très présentables : ils se sont exercés en Norvège ; mais nous.... C'est grotesque !

M. Somers, absolument découragé après quelques instants de contorsions, déclare qu'il n'a aucune disposition pour ce genre de sport, que c'est de l'atavisme, que jamais, au grand jamais, aucun de ses ancêtres n'a réussi dans.... Patatras ! Somers s'étale lourdement, la pointe de ses patins enfourchée dans une vieille boîte à conserve ! Et le voilà qui se démène comme un beau diable en s'efforçant de se relever. Sans cesse, les skis s'entrecroisent et le rejettent sur la neige. Les camarades viennent à son aide, mais Somers crie, tempête et jure bien haut que jamais plus il ne chaussera ces ridicules engins.... à moins de nécessité absolue.

Ce fut le 14 mars, au soir, que pour la première fois l'aurore polaire nous apparut. Déjà le 11 et le 12, quelques lueurs s'étaient montrées dans le sud magnétique, mais elles ne m'avaient produit aucune des impressions profondes que ressentent généralement les voyageurs qui les contemplent pour la première fois. Quoi de plus naturel ?

J'étais encore sous l'influence des lectures m'en décrivant les féeries ; j'avais aussi dans la pensée un mot de de Gerlache assistant, à Anvers, au feu d'artifice qui avait clôturé la fête militaire organisée pour l'Expédition antarctique.



M. Henri Cogels s'était donné énormément de peine pour assurer la réussite de cette fête. Comme le bouquet avec sa gerbe de feu illuminait le ciel, il s'approcha du Commandant en lui disant : « C'est réussi, n'est-ce pas ? J'ai fait de mon mieux, car, de longtemps, vous n'aurez occasion d'en contempler. »

De Gerlache impassible et encore sous l'influence de récits extraordinaires — car je suppose qu'il n'avait jamais vu d'aurore — avait pris un petit air suffisant pour répondre : « Nous aurons mieux :.... l'aurore polaire ! »

Alors M. Cogels était resté bouche bée ; les journalistes s'étaient rapprochés vivement, prenant des notes ; les jeunes filles avaient frémi d'admiration, tandis que M<sup>me</sup> Osterrieth, « notre mère adoptive à tous », avait eu sur les lèvres un sourire de satisfaction en contemplant ses chers enfants !....

Naturellement notre imagination à tous avait enfanté des merveilles, et, tout naturellement aussi, les chétives aurores du 11 et du 12 mars nous avaient apporté une cruelle déception. Ce n'était là, heureusement, qu'un faible prélude ; la première belle aurore que nous vîmes fut celle du 14 mars 1898.

Il était dix heures et demie du soir lorsque le ciel, qui était d'un bleu sombre absolument serein se teinta, vers le sud, d'une lueur d'un blanc laiteux, phosphorescente.

Cette lueur disparut un moment, comme si le rideau se baissait après le prologue, puis elle reprit plus vive et dessina un long ruban moiré qui semblait onduler au gré des vents.

Bientôt le ruban devint plus net, plus brillant, dardant des rayons vers un même point du ciel, vers le zénith magnétique.

Tout à coup, il s'étire, s'élargit, s'allonge, se raccourcit pour s'allonger encore indéfiniment, en formant une arche dont les deux extrémités touchent la banquise. La portion du ciel, à l'intérieur de l'arche, reste d'un bleu



sombre, presque noir. Mais voici des groupes de rayons qui s'élancent ; ils sont d'or avec, parfois, des reflets verdâtres. A certains moments, ils semblent s'éteindre pour reparaitre bientôt plus brillants. Ils se meuvent, se déplacent, s'écartent, se rapprochent. L'arche elle-même se plisse, s'ondule, se déforme en projetant des rayons vers le zénith magnétique.

Enfin, comme si l'effort qui l'agite devenait soudain trop violent, le ruban se rompt et se dédouble en deux longues traînées lumineuses, qui, à leur tour, s'affaiblissent, se décolorent, s'éteignent... c'est la nuit !....

Mais non ! brusquement, un ruban reparait encore, et il scintille et se déploie jusqu'à former une draperie phosphorescente, au bas de laquelle des rayons semblent dessiner une frange. C'est le rideau qui termine la féerie : il est d'une telle ténuité que les étoiles brillantes le traversent de leurs regards curieux. La lunette astronomique nous permet d'en compter des milliers et de comparer l'infini de là-haut à notre petitesse d'ici-bas.

Car quelles sont ces lueurs étranges qui circulent ainsi dans la nuit (1) ? La science explique ou cherche à expli-

(1) Parmi les théories qui ont cours, jusqu'à présent, sur l'aurore polaire en voici une qui semble la plus rationnelle.

Considérons un tube de Geisler traversé, à ses deux extrémités, par deux bouts de fil de platine isolés l'un de l'autre. Si nous faisons le vide dans le tube et si nous mettons chacun des fils en contact avec les pôles d'une machine électrique en activité, le courant traversera le tube et rendra incandescent l'air raréfié qu'il contient : on aura une aurore polaire artificielle. L'incandescence des gaz des hautes régions de l'atmosphère, dans la direction où se manifeste une aurore, est nettement démontrée par l'analyse spectrale.

La vaporisation à la surface de la terre et l'induction unipolaire transportent de l'électricité dans l'atmosphère.

Cette électricité peut revenir à la terre, dans la zone torride et les zones tempérées, brusquement, par une décharge qui produit la foudre.

D'un autre côté, la position réciproque de la terre et de la couche atmosphérique pour laquelle la pression est de 0,005 m., occasionne une accumulation d'électricité vers les pôles.

Là, le retour à la terre se produit par un écoulement lent au travers des paillettes de glace en suspension dans l'atmosphère et qui servent de conducteur.

Cet écoulement, qui n'est pas lumineux dans les parties basses de l'at-

quer ce météore, mais devant le spectacle lui-même on est saisi par le merveilleux, le mystère... ; on se tait, on admire...

Les dernières lueurs de l'aurore s'éteignirent vers 3 heures du matin, aux premiers blanchissements du jour ; mais, dès 2 heures, mon attention avait été forcément attirée par un autre phénomène qui devait se passer à 2 heures 20 environ : l'éclipse du premier satellite de Jupiter. Cette observation avait une réelle importance pour nous, car, en notant l'heure exacte de la disparition du satellite, nous pouvions régler les chronomètres. Aussi, dès 2 heures, la lunette astronomique était-elle montée sur le pont tandis que Dobrowolski installé, avec ses chronomètres, à la fenêtre entr'ouverte de la cuisine, attendait mon signal.

Comme je changeais de place, un instant, pour me réchauffer, je vis, à quelque cinquante mètres du bord, un corps long et noir qui se monvait sur la banquise.

« Pas de doute, pensais-je, c'est un phoque qui cherche aventure. »

Vite je cours au carré, je prends mon fusil que je charge, mais, avant d'épauler, les préoccupations du métier me font jeter un coup d'œil à la lunette.

Le satellite va disparaître : impossible de tirer le phoque sans compromettre mon observation. Je me recroqueville sous ma lunette et suis tellement heureux de

mosphère — c'est-à-dire à forte pression — le devient dans les sphères élevées.

Les arcs lumineux superposés s'expliquent par la présence de couches d'air de pression variable, et cette hypothèse permet d'expliquer la grande mobilité du phénomène, puisqu'une modification dans les positions relatives de ces couches d'air change les conditions dans lesquelles s'effectue l'écoulement de l'électricité.

Il reste à expliquer pourquoi les rayons ont des tendances à darder vers le zénith magnétique du lieu où se produit l'aurore.

Ce fait est dû à ce que la résultante des forces qui conduit l'électricité dans l'atmosphère est, dans ce lieu, perpendiculaire à la direction de l'inclinaison (application de l'induction unipolaire par Edlund).

saisir l'astre au moment où il s'éteint dans le cône d'ombre de Jupiter, que mes instincts deviennent aussi pacifiques qu'ils étaient belliqueux quelques minutes auparavant. Je décharge le fusil, que je renvoie au carré, et tranquillement je continue à observer les derniers vestiges de l'aurore polaire, tout en jetant, de temps à autre, un regard protecteur au phoque immobile sur la banquise.

Or, le lendemain matin au déjeuner, comme nous échangeons nos impressions sur la nuit précédente, Cook tout à coup se plaint du froid, déclara qu'il n'avait pu fermer l'œil de la nuit, parce que ses cheveux et sa barbe collaient à son sac de couchage !

Tous nous relevons la tête et le considérons avec stupefaction !...

--- Mais oui, continue-t-il, la nuit était si belle, le paysage si pittoresque, que je me suis étendu sur la glace dans mon sac de couchage. Malheureusement, la vapeur d'eau, se condensant puis se congelant sur le sac, avait fini par m'y mouler ! C'était très désagréable !

— Comment ! c'était vous le phoque ? m'écriai-je épouventé.

Cook protesta avec une certaine indignation.

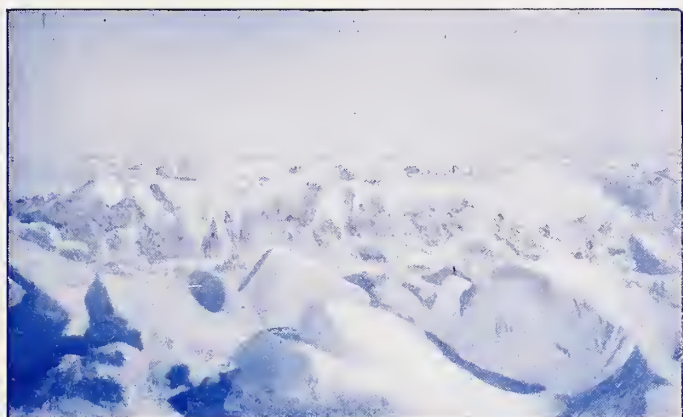
Nous nous expliquâmes...

Pauvre et cher ami Cook ! sans l'éclipse du premier satellite de Jupiter, je vous fusillais comme..... un phoque !...

## CHAPITRE XXIV

### *Tout le monde grincheux !*

Le lendemain, 15 mars, nous commençâmes nos constructions au dehors. Danco et Dufour élevèrent un observatoire magnétique ; Cook, Amundsen et moi dressâmes l'observatoire astronomique, puis, avec l'aide de Van



LES PRESSIONS

*Photographie du docteur Cook*



SONDAGE SUR LA BANQUISE

*Photographie du docteur Cook*



Rysselberghe, une sorte de hutte qui pût, au besoin, servir aux observations d'électricité atmosphérique.

Pendant ce temps, de Gerlache, secondé par le lieutenant Mélaerts et l'équipage, retournait pour la  $(k + 1)^{\text{me}}$  fois, les caisses à provisions, que l'on transportait vers l'arrière où devait s'édifier la cambuse.

Le 16 au matin, je rejoignis ce dernier groupe, et nous voilà sciant, clouant, dans le compartiment de l'arrière, n'ayant pour tout éclairage que des bougies fixées sur de petites planches. C'est miracle que nous n'ayons pas fait sauter le navire, car dans un réduit voisin du nôtre et que nous devons fréquemment traverser se trouvaient cinq cents kilogrammes de tonite.

Cet explosif n'avait pas été emballé comme cela se pratique dans l'artillerie ; les paquets de tonite avaient été empilés dans des caisses quelconques très minces, en vulgaire bois blanc, et les couvercles en avaient été fixés avec des vis en fer. Cette tonite avait déjà subi, pendant notre longue traversée de la zone torride, un commencement d'avarie qui devait se poursuivre activement dans l'antarctique grâce à l'humidité du local où elle se trouvait.

A côté de la tonite, se trouvaient les charges de poudre des canons lance-harpons, dans des boîtes dont plusieurs n'avaient pas de couvercle. Plusieurs de ces charges s'étaient rompues et de gros grains de poudre noire formaient à certains endroits un véritable tapis. Enfin, six petites caisses en bois, dont deux éventrées, contenaient des milliers de cartouches avec amorce au fulminate de mercure...

Et malgré cela, nous traversons ce compartiment avec la plus grande sérénité du monde, ne prenant même aucune précaution pour protéger les bougies coulantes à l'aide desquelles nous projetions un peu de lumière dans ce coin obscur du bâtiment.

Dans l'entrepont, un réservoir de benzine était placé au milieu des caisses, sans précaution spéciale ; il était même



légèrement fendu à la partie supérieure. Non loin de lui enfin étaient réunis une dizaine de fûts contenant l'alcool destiné à la conservation des échantillons zoologiques.

Si un incendie de quelque importance éclatait dans le navire, ce serait un feu d'artifice superbe, un bouquet digne d'avoir été commandé par notre ami Henri Cogels. La pompe à bras ne fonctionnant plus depuis des mois, le col-de-cygne de la bouche de refoulement du petit-cheval sur le pont n'ayant jamais existé, nous aurions pour unique moyen de défense quelques seaux, nos carafes et nos verres de table ! Il nous resterait à déménager sur la banquise, si nous en avons le temps avant que le feu atteignit les explosifs.

Du 17 au 20 mars, la banquise devint encore plus compacte, le froid s'accrut, le vent souffla en fréquentes rafales, chassant une neige fine et perlée comme du sable sec.

Malgré ce temps épouvantable, Danco et quelques matelots cherchèrent à établir un conducteur de cuivre le long du mât d'artimon, pour les observations d'électricité atmosphérique. Ils furent obligés d'abandonner cet essai : les cordages recouverts de givre glissaient entre leurs doigts et ne leur permettaient pas de se hisser jusqu'au sommet du mât.

Impossible d'ailleurs d'exécuter au dehors, par cette tourmente, un travail scientifique quelconque ; nous dûmes nous contenter de besognes manuelles, nous préparant à la lutte contre l'hiver.

Le 22 mars, il y a de l'orage dans les esprits ; l'énervement est général !... Un matelot refuse de vaquer au service de propreté du poste, sous prétexte qu'il y a des marins plus jeunes que lui. Les membres de l'État-Major qui hivernent à contre-cœur ne laissent échapper aucune occasion de constater combien peu nous sommes préparés à batailler contre les éléments. J'entends dire que le bateau n'a jamais été définitivement armé ; que la machine



à sonder n'est pas entretenue ; que la machine motrice de la bobine d'enroulement est dans un piteux état ; que le grand treuil à vapeur s'abîme ; que plusieurs tuyaux à fuites subissent, comme réparation provisoire, une simple liure au filin, etc., etc. Je dois avouer que ces remarques m'impressionnent un peu parce qu'elles sont débitées avec calme et mesure. Et puis, en mon for intérieur, comment ne pas convenir que tout cela est exact ?

Le 23 mars, mon tour arrive aussi de perdre ma sérénité. Comme je vais observer les déviations du compas étalon, je le trouve encombré de ferrailles, de carton bitumé et de mille autres choses. Même désarroi dans les environs du compas liquide. Alors, ronchonnant ferme, je regagne mon logis.

J'ai tort de dire « logis » ; il n'y a pas de mot, en français, pour désigner ce qui me sert de chambre.

Dans cette espèce de caveau éclairé faiblement par un hublot et un prisme de verre que j'ai fait ajouter à mes frais, tout paraît noir et sale. Le plafond est fendu sur toute la longueur des joints ; il porte autant de traces noires que de fois j'ai allumé ma bougie ! A certains endroits, la résine du bois s'est frayé un passage, coulant le long de la muraille en traînées luisantes et visqueuses, qui tachent les vêtements que j'ai le malheur de pendre là.

Tous les efforts tentés pour rendre mon taudis riant et coquet ont tristement échoué !

Pourtant les photographies du *Magenta*, de la *Melpomène*, du *Terrible*, du *Dupuy de Lôme* voilent en partie les murs me rappelant mon heureux séjour dans la flotte française ; des doigts de fée m'ont brodé rideaux, portière, courte-pointe : des lézards d'or couchés paresseusement sur du satin de laine d'un vert glauque comme l'eau de mer ; un pinceau habile a retracé un paysage me rappelant des souvenirs charmants ; une âme généreuse m'a

offre la jolie glace qui reflète le petit bout de ciel passant derrière mon hublot !...

Mais comment entretenir l'ordre et le bon aspect dans un réduit où doivent s'accumuler les choses les plus disparates ?

La nuit, lorsque je me déplace dans mon lit, je me heurte de tous les côtés. Et quel tour de force, d'adresse, de ruse même pour parvenir à travailler dans ce taudis !

Il n'y a pas de chambre de cartes : le laboratoire est à peine suffisant pour Arctowski et Racovitza, et il ne peut être question de faire une besogne sérieuse au carré où l'on entre et sort à tout moment. J'ai dû user de stratagème pour caser tout mon matériel.

Les cartes dont je ne me sers pas couramment sont roulées et attachées au plafond, où se balance également l'électro-aimant à l'aide duquel se transmettent les signaux horaires.

Au plafond encore est maintenu par des ficelles un énorme carton qui, à mon appel, vient se poser sur mon lit pour former table de travail.

Enfin, du plafond toujours, descend un trapèze, mon unique siège pour écrire ou pour dessiner, et que je suis obligé de remonter quand je veux faire le moindre mouvement. Pas très reposant ce genre de chaise, et combien peu stable !...

Plus j'examine mon *capharnaüm*, plus ma mauvaise humeur s'accroît. Alors, pour faire diversion, je me décide à demander un brin de causerie à l'ami Danco.

Pauvre vieux ! c'est lui qui pourrait se plaindre de sa cabine, ou plutôt de *leur* cabine, car il la partage avec Racovitza, Cook et Arctowski !

Longue et étroite comme un couloir, elle prend l'air et la lumière par deux hublots dont un seul peut s'ouvrir. La fenêtre carrée du côté de l'avant est peu avantageuse pour le renouvellement de l'air, car elle donne sur la machine et n'apporterait éventuellement que des émana-

tions d'huile chaude ou d'oxyde de carbone. Deux séries de couchettes, composées chacune de deux lits superposés, s'alignent le long de la muraille. Les couchettes de la première série mesurent 1<sup>m</sup>,80 ; celles de la seconde ont dû être allongées de dix centimètres pour MM. Danco et Racovitza ! Vis-à-vis des lits, le mur est occupé par des armoires à tiroirs multiples, où s'entassaient pêle-mêle les objets les plus divers. Deux microscopiques lavabos remplissent les coins non envahis. Au-dessus de chacun d'eux, une sorte d'étagère portant un bidon et une éprouvette de laboratoire : le bidon est censé contenir de l'eau douce ; l'éprouvette sert de verre à boire !

Un passage, large de 0<sup>m</sup>,40 environ, reste libre au milieu de la chambre. C'est là que ces messieurs peuvent s'habiller et se déshabiller, à condition toutefois d'évoluer avec une extrême discrétion. Point de banc ni de chaise, mais au fond du passage, contre le mur, une planchette mobile forme une sorte de siège minuscule pouvant supporter tout au plus la moitié de ce que la Nature accorde, pour s'asseoir, à tout individu !

Les matelas, les literies étaient soignés, mais une circonstance imprévue avait obligé certains de nos amis à les mettre au rancart. La cabine étant peu élevée et l'espace entre deux couchettes superposées très restreint, ces messieurs ne pouvaient se soulever sans se heurter à une paroi ou l'autre. Ajoutons que le manque de place les obligeait à introduire sous leur matelas, leurs vêtements pliés, au fur et à mesure qu'ils se déshabillaient, ce qui augmentait considérablement la hauteur du matelas.

Arctowski, lui, n'avait pu réaliser, dès le début, ce desideratum, attendu que sa pelisse pliée occupait une trop grande place dans son lit. Il avait donc pris le parti de se coucher le dernier et de jeter tous ses vêtements sur le pont de sa chambre.

D'un autre côté, afin de se heurter moins souvent à la couchette superposée, Cook avait rejeté successivement

ses draps, puis ses couvertures, puis son oreiller, tant et si bien qu'un beau soir il supprima courageusement le matelas et disparut dans un sac de couchage !

On s'imagine facilement l'aspect de ce réduit vers deux heures du matin. Les sacs de fourrure, les pelisses, les vêtements de laine, les onze pipes de Danco répandent une odeur moins qu'hygiénique. L'absence de ventilation rend les respirations laborieuses, pénibles même ; les cauchemars agitent les dormeurs. Il paraît que, justement la nuit précédente, Racovitza a débité un discours aux phoques et aux pingouins ; Danco, bouillant artilleur, s'est démené en hurlant : « Si, si, il faut augmenter le contingent » ! Cook s'exclamait : « *All is right !* » tandis que le pauvre Arctowski gémissait douloureusement rêvant de thermomètres brisés ou de bouteilles à eau qui ont une fuite !

Ces détails racontés avec humour parviennent à me déridier. Je me décide à retourner sur mes pas tout en jetant un coup d'œil, en passant, à la case des officiers Amundsen et Mélaerts.

« Ces derniers sont vraiment encore plus mal lotis que nous, me dis-je en rentrant chez moi, j'aurais mauvaise grâce de continuer à me plaindre ! »

Alors très gaîment, je saisis mon petit trapèze, je descendis mon carton-pupitre sur mon lit et me plongeai dans mes calculs de réduction.

## CHAPITRE XXV

« *Alea jacta est* »

Oui, le sort en est jeté ! Chacun a pris son parti d'un état de choses que nulle volonté humaine ne peut plus modifier à présent.

L'équipage travaille assidûment à protéger contre le

froid les murailles du navire par un parapet de neige, car, bien que nous soyons relativement peu éloignés de la mer libre, nous sommes loin d'avoir un « climat maritime ». Le vent qui nous arrive du nord est *relativement* doux, mais celui qui nous vient du sud s'est glacé en labourant le champ immense des neiges éternelles. Les attributions de tous sont nettement définies ; chacun a devant soi un trop vaste champ d'étude pour connaître jamais les loisirs de l'ennui.

Arctowski observe les phénomènes météorologiques et scrute les mouvements des glaces ; Dobrowolski s'occupe des nuages, de la neige, du givre ; Racovitza s'intéresse à la vie animale où qu'elle se trouve, au-dessus ou au-dessous de la banquise ; Danco s'absorbe dans les mesures magnétiques ; moi, enfin, je me consacre aux observations astronomiques, en dehors de mes fonctions de Commandant en second. Pour cette double tâche, je suis particulièrement favorisé, car de Gerlache, anxieux de me donner toute latitude pour mon travail scientifique, prend généreusement à sa charge les nombreux et multiples détails du service, pour lesquels il est d'ailleurs très heureusement secondé par les lieutenants Amundsen et Mélaerts.

Le soir, c'est avec joie toujours qu'on se retrouve au carré. La boîte à musique, régulièrement mise à contribution pendant une heure au moins, débite à chacun son morceau préféré. Un certain va-et-vient s'établit entre le carré, le laboratoire et le pont, où se font, d'heure en heure, les observations météorologiques. Ces allées et venues produisent une heureuse diversion à la monotonie de notre nouveau genre de vie.

Pourtant il ne fait pas trop chaud à l'arrière ! Le poêle n'est pas encore placé ; nous ne recevons là que quelques calories venant de la machine dont les feux ne sont pas encore éteints, mais simplement couverts, afin d'économiser le combustible.



Du 20 au 23 mars, la neige tomba presque constamment en fin poussier que les rafales chassaient avec violence et qui pénétrait partout, sous les vêtements, dans les observatoires par les moindres fissures, dans les logements par les plus petits joints des portes et fenêtres.

Pendant ces journées maussades Cook eut le don de nous dérider par ses interrogatoires amusants sur la psychologie de chacun de nous :

« Que regrettez-vous davantage, au pays ? »

« A qui, à quoi rêvez-vous le plus souvent ? »

Et, avec un sérieux imperturbable, il consignait, sur ses tablettes, les réponses les plus saugrenues.

« Somme toute, s'écria-t-il un jour, comme si ses yeux s'ouvraient enfin à la lumière, on soupire après des lettres de mère, de sœur, et surtout.... de sœur des autres !.... »

Cette réflexion montre combien notre brave docteur s'était transformé depuis son arrivée à bord. Au début, Cook était le plus rigide Américain que le nouveau monde eût jamais porté : il goûtait peu les plaisanteries « à la française », et, comme nous avions remarqué que les calembours avaient particulièrement l'heur de l'exaspérer, nous en faisons d'épouvantables, mélanges exotiques de mots français, anglais, norvégiens ! Cook, avec dédain, nous répétait sans cesse : « Ne vous exhibez jamais à New-York avec de semblables manières, car il n'y aurait qu'un cri pour vous conspuer : à la porte, à la porte ! »

On s'habitue à tout, dit-on : peu à peu, Cook se fâcha moins, goûta même nos plaisanteries, devint lui-même d'une gaieté charmante et s'associa finalement à toutes nos fantaisies.

Le 23 mars, le ciel se dégage après tant de jours gris. et nous présente un superbe coucher de soleil.

Le 26, les feux de la machine sont éteints, le grand panneau en est recouvert d'un plancher où l'on installe un poêle, dont la cheminée débouche sur le pont, tout contre le mât d'artimon. Ce foyer central chauffe à la fois



PHOQUE DE ROSS

*Photographie du docteur Cook*



MANCHOT DE FORSTER

*Photographie du docteur Cook*





les cabines et le carré, mais à condition d'être maintenu en pleine activité. Comme le foyer du poste, il consomme du charbon anthraciteux d'origine belge. Une énorme bouilloire remplie de neige se trouvant en permanence sur le feu nous approvisionne d'eau douce.

En règle générale, bon nombre d'entre nous ne se donnent pas suffisamment de mouvement, hors du navire. Comme le confinement est absolument pernicieux, on force les récalcitrants à respirer l'air du dehors, en saisissant toutes les occasions possibles de les faire travailler sur la banquise. — Ils s'y rendent, mais... en traînant un peu la patte. La seule, la véritable attraction qui les arrache à leur frigidité, c'est la chasse. Aussi bien, l'hiver est à la porte, il est temps de nous approvisionner de vivres. Comme la banquise est encore assez peuplée, on tue à peu près tout ce qu'on rencontre en fait de phoques et de manchots. Il faut voir Racovitza, après ces jours de carnage, le tablier au cou, un grand couteau à la main, éviscérant les cadavres encore chauds pour en examiner l'estomac, les intestins, voire même les résidus de nourriture ! Et quelle joie lorsqu'il découvre un embryon ! Il l'emporte comme s'il s'agissait d'un trésor inestimable.

Les espèces de phoques que nous rencontrons sur la banquise sont au nombre de quatre : le phoque crabier et le phoque de Weddel, que nous avons rencontrés dans le détroit de Gerlache et que nous avons décrits précédemment, le phoque de Ross et le vrai léopard de mer.

Le phoque de Ross (*Ommatophoca Rossi*) n'a été aperçu qu'en été, et nous n'en avons compté que treize. Il diffère essentiellement des autres espèces par des membres excessivement réduits, tandis que la tête et le cou sont particulièrement développés. La voix est gutturale comme le son d'une cornemuse ou, mieux encore, comme la voix de Cook.... lorsqu'il parle la langue des Onas !

Le vrai léopard de mer (*Ogmorhynchus Leptonyx*) a plus de trois mètres de long ; il se déplace avec agilité sur la banquise, et l'histoire naturelle lui prête des méfaits qui justifient son nom. Il va, paraît-il, jusqu'à s'attaquer aux manchots (1).

Lorsqu'un phoque a été dépecé, son cadavre, abandonné sur la banquise, attire les ossifragas, ces grands équarrisseurs des régions froides. La faim les tenaillant, ils se jettent sur les cadavres, se plongent jusqu'au cou au milieu des chairs meurtries, dégustant de préférence les intestins de phoque ! Par moment, curieux de voir ce qui se passe aux alentours, ils relèvent la tête, l'agitent légèrement pour en faire tomber le sang et les matières fétides, puis, rassurés par notre immobilité, ils continuent leur hideux festin.

Si un ennemi approche, ils ne se décident qu'à grand-peine à quitter leur proie : ils s'éloignent lourdement, car le poids de leur estomac trop rempli les empêche de voler ; mais si on les poursuit ils font un dernier sacrifice, rejettent sur la neige des matières innommables et, géants de plus de deux mètres d'envergure, s'envolent au-dessus de nos têtes en poussant des plaintes affreuses. Ils nous contemplent de là-haut avec voracité, supputant, semble-t-il, les chances qu'ils peuvent avoir de nous dévorer un jour !

Les manchots que nous avons rencontrés sont de deux espèces : le manchot de la Terre Adélie (*Pygoscelis Adeliae*), et le manchot de Forster (*Aptenodytes Forsteri*) ou manchot royal.

Les premiers ressemblent beaucoup aux manchots antarctiques du détroit de Gerlache, mais ils ont les côtés de la tête noirs et la gorge noire ou blanche ; de là, une variété à gorge blanche et une variété à gorge noire.

(1) Ce fait n'a pas été vérifié par l'Expédition, mais Racovitza a vu deux léopards de mer qui se disputaient une carcasse de manchot que nous avions jetée par-dessus bord.

Les manchots royaux sont superbes ; ils mesurent plus d'un mètre et leur poids peut atteindre quarante kilogrammes. Ils portent haut la tête qu'ils ont fort petite, et ne la meuvent que lentement afin de bien voir ce qui se passe autour d'eux. La tête est noire au-dessus et d'un magnifique jaune d'or sur le côté. Le bec est long, généralement noir, excepté à la base où il est strié de pourpre et de bleu. L'œil est petit, il reflète le calme le plus absolu. La poitrine et le ventre sont d'un blanc de neige, mais le dos d'un bleu sombre avec quelques reflets gris. Autour du cou, un collier de plumes blanches.

Le manchot royal possède la dignité qui convient à sa haute noblesse : il marche lentement, sans se préoccuper de ce qui se passe autour de lui, jette par instants un coup d'œil admirateur au soleil, puis continue sa promenade jusqu'au moment où l'appétit l'engage à plonger. Il descend alors à la mer, se gave d'*euphausia* et retourne faire la sieste pendant de longues heures. De temps à autre, il jette un rauque appel, puis reprend son somme, heureux de vivre dans un monde béni où il ne compte pas un seul ennemi. Combien agréable d'être manchot royal !...

Le petit manchot de la Terre Adélie est d'une vivacité surprenante ; c'est, de plus, un musicien de tout premier ordre. Van Mirlo avait tout particulièrement le don de les charmer en sonnant du clairon. Installé à l'avant du navire, il soufflait dans son instrument avec une ardeur inquiétante jusqu'au moment où les jeunes manchots accouraient vers lui en se dandinant. Alors, à un signal donné, nous fondions sur eux, le gourdin à la main. Les pauvres étaient si effarés de cette attaque qu'ils croyaient se tromper, mais lorsque, éperdus, ils revenaient vers nous, nous les massacrons sans pitié.

Quand ils n'étaient pas en nombre, ils se montraient plus prudents : au premier coup de bâton, ils se jetaient sur le ventre et fuyaient avec une vitesse vertigineuse. Il est arrivé un jour à quatre d'entre nous d'en poursuivre

un, courageux jusqu'à l'héroïsme. La chasse dura plus d'une heure et, lorsque la pauvre bête tomba enfin inanimée, elle avait reçu trois balles de revolver et deux balles de fusil, sans compter les nombreux coups de massue.

Nous étions, nous-mêmes, exténués. Semblables chasses étaient cruelles, je le sais, mais nécessaires hélas ! C'était la lutte pour la vie dans toute son intensité ; la lutte contre le froid, pour certains la maladie incurable, pour d'autres la mort.

## CHAPITRE XXVI

### *Kjoedbollers, Kjoedpolsers... et lapin d'Australie*

Les *Kjoedbollers* sont originaires de la Norvège. Ça n'a pas de sexe, ça se vend tout préparé dans des boîtes de fer blanc hermétiquement closes. L'analyse la plus minutieuse n'a jamais pu en révéler la composition : Racovitza y retrouvait des éléments du règne animal et du règne végétal ; Arctowski n'hésitait pas à en classer la source dans le règne minéral ; Cook les déclarait échappés d'une morgue ; quant à moi, il me semblait que, bolides refroidis d'un astre sans atmosphère, ils étaient tombés, un jour, dans une casserole infernale !

Cependant Amundsen, qui les connaissait de longue date, me certifiait que ce mets consiste en boulettes de viande de chat, hachée, broyée avec la fourrure, les dents et les os !... Horreur !...

Quoi qu'il en soit de leur provenance ou de leur origine, les *kjoedbollers* nagent dans une sauce nauséabonde ayant un goût prononcé de « soulève le cœur ».

Le mot *kjoedboller* prit bientôt à bord un sens international, et le mot servit à désigner toute chose particulièrement mauvaise.

Voulait-on mettre un camarade en garde contre un accident quelconque, il suffisait de lui dire : « Attention ! kjoedboller ! » Ce terme nous était aussi très commode pour nos conversations en langage mixte — anglais et français — avec le D<sup>r</sup> Cook.

D'autre part, l'appellation « kjoedboller » constituait une injure grave. Chacun de nous eût, à la rigueur, toléré que, dans un moment de vivacité, on l'appelât « canaille », mais « kjoedboller » jamais !... Pourtant, le cas faillit se produire, un jour, dans une circonstance néfaste dont nous parlerons plus loin.

Les *Kjoedpolsers* ressemblent beaucoup aux kjoedbollers ; seulement le hachis extraordinaire dont ils se composent est tassé dans des boyaux de chat de gouttière. Ils forment donc des espèces de saucissons.

Les *Fricadellers*, norvégiens comme les précédents, sont de gros kjoedbollers ou de petits kjoedpolsers, quant aux dimensions ; pour la saveur et la qualité, c'est « kif-kif » !

Les *Fiskebollers*, dont le berceau est en Danemark, diffèrent des précédents en ce qu'ils ont pour base, non la viande, mais le poisson. Flottant dans une crème blanche, ils ont la grosseur et l'aspect d'un œuf dur, mais, en réalité, ils sont plus épouvantables au goût que tous les kjoedbollers et kjoedpolsers de la création ! Ils ont, de plus, le grave inconvénient de se gâter, même par les plus grands froids. Dans cet état, ils dégagent une odeur si pestilentielle que si nos souliers venaient à en effleurer un sur la banquise, tout le monde s'en apercevait dès la rentrée à bord, et fuyait le personnage ainsi contaminé.

Je n'ai pas épuisé la liste : il reste le *lapin d'Australie*, plus exécration encore !

Au point de vue zoologique, ce fameux lapin doit être le bâtard issu d'une union monstrueuse, car jamais lapin des régions connues ne pourrait dégénérer, même en boîte, jusqu'à un goût si détestable.

Lorsque le plat, entouré d'une auréole de pruneaux, apparaissait à table, Racovitza et moi, nous frissonnions jusqu'aux moelles. Ce dernier imagina un truc fort ingénieux pour nous aider, tous les deux, à cette absorption difficile. Dès que le plat était signalé, Raco m'excitait à une discussion politique. Entraînés par la défense de nos thèses respectives et bouleversant, de fond en comble, l'ancien et le nouveau monde, nous avalions, sans nous en apercevoir, le fameux lapin. Chose singulière, à peine le morceau était-il ingurgité que nos idées redevenaient pacifiques.

Cependant, vers la fin de notre hivernage, notre estomac ne se laissait plus leurrer, même dans nos discussions les plus orageuses.

Un jour, perdant toute mesure, je m'oubliai au point de m'écrier : « Mais Racovitza, vous êtes un anarchiste » ! Raco bondit sous l'injure et riposta : « Oh ! kjoed... ! » la fin du mot demeura dans son gosier ; il s'était heureusement arrêté à temps ! S'il eût ajouté « boller », un duel à mort s'ensuivait !...

On pourrait s'étonner de l'insistance avec laquelle je décris ces produits hétéroclites, mais, si souvent hélas ! ils revenaient sur notre table, surtout pendant la longue traversée de l'Atlantique ! Grâce au Ciel, vers le milieu de l'hivernage ils ne furent plus servis et constituèrent notre fonds de réserve *pour les jours de famine*.

Il ne faut pas conclure de ce qui précède que le Commandant avait agi à la légère en achetant ces conserves. Ayant mangé ces aliments frais en Norvège, il les avait jugés excellents ; de plus, un explorateur polaire de renom les lui avait fortement recommandés. Ajoutons qu'un cuisinier habile aurait peut-être réussi à les accommoder à notre goût, mais, si Michotte représentait un brillant soldat de la Légion étrangère, il était, par contre, un piètre cuisinier. C'était par pur dévouement qu'il avait



accepté, depuis Punta-Arenas, les fonctions de coq. Il préparait presque tous les plats de la même manière, avec peu d'eau ou beaucoup d'eau, selon le degré de consistance voulu. A part cela, l'honnêteté même : jamais il ne s'offrit la moindre ration supplémentaire, alors cependant qu'il en avait toutes les facilités.

Aussi de Gerlache avait pour Michotte une sympathie toute particulière. Ses fonctions évoquaient le temps où, lui-même, embarqué comme simple matelot, il avait, un jour, reçu l'ordre de faire la cuisine du Capitaine. S'en était-il acquitté mieux que Michotte?... Il est probable que non ; et de là son extrême indulgence. Comme il avait fait du chemin le petit mousse, devenu Commandant d'un navire et chef d'une expédition vers le pôle !

D'ailleurs, comment ne pas aimer le brave garçon qui faisait l'impossible pour nous satisfaire ? Un jour même, il se mit à nous faire du pain, un pain pas très léger que nous dénommions le « pain-plomb » ! Puis l'ambition du métier le poussant, il s'attacha à la pâtisserie et, une fois par semaine, nous servit une « galette-plomb » sur laquelle il étendait une légère couche de confiture. Oh ! le travail de mastication que devaient fournir nos mâchoires avant de présenter ces aliments à nos estomacs fatigués !...

Pendant les repas nous ne manquions jamais de plaisanter le menu, ce qui navrait profondément notre brave Commandant.

Un samedi que nous étions tous en gaité, Arctowski et moi déclarons à de Gerlache que si les kjoedbollers ne sont pas mangeables, il faut s'en prendre à la manière dont ils sont préparés. Nous ajoutons que s'il veut nous donner carte blanche, tout le monde, le lendemain, se réglera des kjoedbollers. « Moi, dis-je, je m'engage, d'ores et déjà, à en manger quatre !... » De Gerlache ouvre des yeux éblouis et nous autorise à prendre, à la cambuse, tout ce que nous voulons.

Le lendemain matin, un dimanche, Michotte vient prendre nos ordres. Arctowski, sans se déconcerter, lui ordonne de préparer deux bouteilles de Madère, trois grandes boîtes de kjoedbollers, cinq biscuits de mer, une boîte de saindoux, et de porter le tout à la cuisine.

Dix minutes plus tard, nous sommes devant les feux ; les boîtes sont ouvertes et le saindoux fond dans une casserole.

Alors, pour nous donner du cœur, nous débouchons le Madère et trinquons avec Michotte. Un camarade passe, puis un second, puis un troisième.... on les appelle et l'on retringue !...

Mais l'heure du dîner approche, plus une minute à perdre !

Le biscuit de mer, réduit en chapelure, saupoudre les kjoedbollers enveloppés de farine et arrosés d'un filet de Madère — il n'en restait pas davantage ! — puis le tout est précipité dans le saindoux bouillant. Michotte agite, laisse égoutter, et nous suit au carré où nos amis, à table, nous attendent avec impatience. Quelle entrée triomphale ! Cook a saisi la manivelle de l'orgue de barbarie et joue une stridente *Brabançonne* ; de Gerlache sourit avec bienveillance. Pour lui, c'est un grand jour, c'est la fête des kjoedbollers.

Quelques instants après, changement a vue : personne ne songe à dissimuler la plus horrible grimace qu'un mets exécré puisse jamais amener sur visage humain ! Arctowski et moi jouons l'étonnement le plus complet. Bon gré, mal gré, il fallut m'exécuter et avaler quatre de ces horreurs !

Chose étonnante, je les digérai !

Et dire que j'ai cela dans le sang ! Pourvu que, par atayisme, mon fils ne s'avise pas d'avoir une passion folle pour les kjoedbollers !...



MANCHOTS DE LA TERRE ADÉLIE

*Photographie du docteur Cook*



LA NEIGE POUR LA PRÉPARATION DE L'EAU DOUCE

*Photographie du docteur Cook*



## CHAPITRE XXVII

*Travaux scientifiques*

Dès le lendemain de ce joyeux repas, le travail nous a tous ressaisis. Rien de plus naturel, car chacun a devant les yeux une importante série de questions à résoudre, questions des plus intéressantes, des plus absorbantes même puisque toute observation faite dans ces régions inexplorées a pour nous le charme puissant des choses absolument neuves. Dans ces conditions, toute recherche scientifique est attrayante même lorsqu'on n'y parvient qu'au prix des plus grandes difficultés matérielles.

Nous avons détaillé précédemment les multiples obstacles dont sont semées les observations astronomiques sur la banquise : l'observatoire dont la fragilité est extrême ; les instruments dont l'instabilité provoque maintes expériences ratées ; les doigts qui, sans gants, sont raidis par le froid ou brûlés par le contact des pièces métalliques ; qui, avec gants, deviennent d'une maladresse complète pour manier les objets délicats ; enfin les lourdes fourrures qui entravent la marche et la liberté des mouvements.

Puis d'autres ennuis encore : si l'on approche le visage d'une lentille, la vapeur d'eau contenue dans l'air expiré se condense sur les objectifs ou les oculaires, s'y congèle et les ternit. Parfois même le mercure des horizons artificiels se congèle également par un brusque abaissement de la température.

Immédiatement après les observations, viennent les calculs que l'on transcrit dans des registres spéciaux. Il faut prévoir les surprises : la mort peut nous enlever sans avis préalable.

Danco ne chôme pas : sans cesse il est plongé dans d'interminables calculs préparatoires aux séries d'obser-

ventions ou dans les nombreuses mesures des valeurs absolues des éléments du champ magnétique terrestre.

Plusieurs d'entre nous concourent aux observations météorologiques dirigées par Arctowski. Toutes les heures au moins il faut noter la force et la direction du vent, la température des thermomètres, la hauteur barométrique indiquée au baromètre marin et la pression renseignée aux anéroïdes, enfin la nébulosité du ciel.

Dès qu'un phénomène météorologique se manifeste, Arctowski est sur la brèche. Rien ne peut alors le distraire ni l'arracher à son travail. Si on lui dit un mot, il répond d'un ton sec : « Ne me parlez pas, j'observe ! »

Dobrowolski ne se ménage pas davantage : le nez en l'air, il suit pendant des heures l'apparition, la marche, la transformation et la disparition des nuages. D'autres fois il examine à la loupe tout ce qui tombe du ciel, neige ou givre.

Sur la banquise, des jalons fichés en terre déterminent la quantité de neige tombée.

Les pressions et les détentes de la banquise, la formation des hummocks, des crevasses et des lacs, tout est analysé : Arctowsky mesure même l'épaisseur de glace qui se forme après une heure, deux heures... etc., selon la température.

Le travail le plus fertile en surprises est certes celui de Racovitza : au-dessus et au-dessous de la banquise, s'étend son champ d'observation. Partout il va recueillant les diatomées, ces algues microscopiques qui constituent là-bas la seule nourriture du plancton, c'est-à-dire l'ensemble des animalcules flottant entre deux eaux dans les couches supérieures de l'océan.

Ces animalcules, parmi lesquels l'euphausia dont nous avons déjà parlé, sont nombreux pendant l'été lorsque les diatomées, leur pâture, reçoivent la lumière du soleil ; mais dès que l'astre a disparu et que l'hiver soude les champs de glace, les diatomées se flétrissent, meurent, et

le plancton se dessèche aussi faute de nourriture. Et ce sont ces débris des diatomées et du plancton qui donnent la vie à la faune pélagique, dans les couches profondes de l'océan, où règne le calme perpétuel, où la température voisine de 0 degré reste constante, où enfin les rayons solaires ne pénètrent jamais.

La machine à sonder a été gréée d'une façon plus pratique que dans nos premiers sondages, mais elle n'est pas utilisable, non plus que le treuil destiné à relever les dragues et les lignes. Nous les réservons pour le moment où nous serons en mer libre (!), car ces engins exigeraient le maintien sous pression de notre grande chaudière, qui consommerait un charbon précieux que nous devons ménager le plus possible.

Nous avons cependant une sonde, de construction grossière, mais précise, maniable à la main, que de Gerlache, avec le concours d'Arctowski, Amundsen, Mélaerts, Johansen et Somers, a fait installer sur la glace.

Le virage des lignes destinées à la pêche se fait également à la main ou à l'aide d'un petit cabestan à bras auquel s'attellent deux ou trois hommes.

Pas un seul d'entre nous qui ne soit attiré par le mystère du fond des eaux ! Dès que l'un ou l'autre peut disposer de quelques instants, il se précipite du côté de Racovitza, soit qu'il pêche à fleur d'eau avec un filet d'étamine de soie, soit qu'il racle le fond des mers avec le faubert, soit encore qu'il jette la drague plus puissante pour remonter des échantillons de toute nature.

La pêche terminée, notre naturaliste se trouve en présence d'une formidable besogne pour laquelle il ne peut malheureusement disposer d'aucun aide sérieux.

Notre bon docteur n'est pas inactif non plus, bien que l'état sanitaire du bord reste bon jusqu'à présent. Il prend notre température à l'aide de petits thermomètres qu'il nous place dans la bouche pendant quatre à cinq minutes ; il note le nombre de nos pulsations ; nous pèse



sur une balance installée par lui au-dessus du panneau de la machine ; il examine nos lèvres, nos gencives, nos dents, nos yeux, retourne nos paupières, puis consigne scrupuleusement dans ses tablettes toutes ses observations. Lorsque nous nous plaignons d'un malaise, il nous dit avec conviction : « Si vous étiez à New-York, mon client payant, je vous donnerais un médicament, mais ici ce n'est pas la peine, vous guérirez tout aussi bien sans cela ! »

Amundsen et Mélaerts surveillent les travaux journaliers du bord ; de plus, le premier est chargé de l'installation et de l'entretien des engins de pêche, tandis que le second s'occupe du matériel des sondages.

Au poste, la discipline laisse encore parfois à désirer : un tel se plaint qu'il doit trop nettoyer, un autre s'endort au lieu de faire le quart, un troisième refuse de se lever à l'heure ; mais, en somme, rien de grave.

Les matelots sont fiers de collaborer aux travaux scientifiques : Koren prépare les oiseaux, Tollefsen racle et fait sécher les peaux, Johansen entretient l'observatoire astronomique, Dufour enfin rend maints services à Danco.

Ainsi, grâce au travail incessant, grâce au travail qui chasse l'ennui dans les jours calmes et reconforte dans les jours de tristesse, le temps s'écoule avec rapidité.

Pourtant, il est bien pâle, ici, le soleil d'automne !....

## CHAPITRE XXVIII

### *Derniers jours de soleil*

Le 25 avril 1898. — Chaque jour le soleil s'élève un peu moins au-dessus de l'horizon, la température descend à  $-26^{\circ},5$ , des ouragans violents se succèdent, chassant avec furie la neige arrachée à la banquise et dont le tourbillon se confond avec la neige qui tombe.

Dans les moments d'accalmie, la glace se détend : un lac s'est même formé vers l'avant du navire, mais bientôt il s'est congelé.

Les champs de glace se soudent, ne formant plus qu'une immense plaine, où les cétacés ne trouvent plus d'endroits pour venir respirer. Les baleinoptères et les phoques brisent alors avec leur tête la glace fragile de formation récente ; ils demeurent quelque temps sur place pour aspirer longuement, puis disparaissent.

Une certaine apathie s'empare de nous : quelques membres du personnel ne veulent même plus sortir du navire pour la promenade quotidienne. Des ordres formels doivent être donnés pour les moindres détails du service : il faut fixer à chaque homme le jour du bain hygiénique ou du lavage du linge.

L'eau douce des réservoirs étant conservée pour la réserve, il est nécessaire d'en demander, chaque jour, à la neige. En conséquence, les mécaniciens ont disposé le distillateur sur le pont, en dessous de la toiture nouvellement construite.

Tous les matins, un groupe d'hommes va chercher, avec des traîneaux, les blocs de neige qui n'ont pas été foulés aux pieds. Ces blocs sont découpés et précipités dans le distillateur. Le combustible se compose de graisse de phoque à laquelle on ajoute un peu de houille. Grâce à ce système, notre provision de charbon ne s'épuise pas ; car on peut difficilement se faire une idée et de la masse énorme de neige et de la quantité de chaleur nécessaires pour recueillir deux à trois cents litres d'eau.

Un changement assez important s'est produit depuis peu, à bord : la cuisine, laboratoire chimique de Michotte, est descendue d'un étage ; de Gerlache l'a fait établir dans l'entrepont, près du poste. J'aurais aimé à m'installer dans l'ancien local pour y travailler plus à l'aise, mais le Commandant, gardant une respectueuse admiration pour

le temple des kjoedbollers, m'a fait comprendre que cette cuisine resterait vierge de toute autre destination.

Le 28 avril. — Depuis quelques jours, s'est glissé dans nos rangs un sourd mécontentement qui se manifeste en vivacité mal réprimée, dès qu'une contrariété ou une contradiction se place sur notre chemin. Une seule chose reste pourtant intacte, c'est l'empressement avec lequel on s'entraide pour le travail scientifique : chacun de nous se met en quatre dès qu'il s'agit de rendre service à un camarade qui doit recourir à ses soins.

1<sup>er</sup> mai. — Grand jour pour X..., notre socialiste avancé du bord ; il y va de sa petite manifestation et organise, à lui tout seul, sur la banquise un imposant défilé dans lequel il remplit tous les rôles. Il est d'ailleurs très intéressant X... ; il dit, avec beaucoup d'esprit, « son fait » à la classe dirigeante : d'après lui, point n'est besoin de chefs pour diriger la société, les hommes et les femmes devraient jouir d'une parfaite égalité ! Pas très compliquée sa politique générale !

Il convient de remarquer ici que, selon l'usage de bord et en vertu du grand principe de la liberté de conscience, aucune question politique ou religieuse ne fut jamais agitée entre nous. L'un ou l'autre pouvait émettre une opinion en toute liberté, mais il ne recevait ni approbation, ni contradiction. X... put donc manifester à son aise et, comme il insistait sur l'importance de ce jour de fête à *son point de vue à lui*, on lui accorda même une faveur quelconque.

Mais ce qui fera connaître complètement la doctrine socialiste de notre ami, c'est le petit incident suivant, qui se passa un peu plus tard. X..., un beau jour, fut attaché à la machine en qualité de graisseur. Le second mécanicien, Van Rysselberghe, étant devenu malade, le graisseur dut, pendant un quart, faire fonction de mécanicien, et on lui adjoignit, en sous-ordre, le chauffeur Koren. Or, on vit se passer ce fait inouï : X..., devenu maître à son

tour, fit peser, sur son subordonné, un véritable joug. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il vint me demander une punition sévère pour Koren, qui ne déployait pas assez d'activité : « Est-ce que ce gaillard ne se mêle pas de me répliquer, clamait-il, et de discuter mes ordres ! Sans obéissance au chef de service il n'y a rien à faire ! » Je ne sais si X... fut converti par ce fameux essai. Dans tous les cas, je souhaite aux ouvriers de n'avoir jamais affaire à un maître aussi despote.

Le 2 mai. — Est-ce l'effet des théories séditeuses de X... ? Sont-ce mes mauvais instincts qui se font jour ? Je suis aujourd'hui d'humeur belliqueuse. Après le dîner, j'ai un long entretien avec de Gerlache : je lui expose que tous les hommes d'équipage témoignent du mécontentement au sujet de la nourriture ; qu'ils ont raison et que ce serait mauvaise politique que de lasser leur patience. Je déplore que, malgré mes fonctions de commandant en second, je n'aie jamais été mis au courant de la quantité de vivres qui se trouvait à bord, et je lui pose ce dilemme : Ou bien les vivres font défaut, et j'ai le droit de le savoir ; ou bien les vivres sont abondants, et les rations doivent être augmentées.

Cette déclaration produit sur de Gerlache un véritable coup de foudre ! « Certes, nous avons des vivres, mais que dira la « presse » lorsque, plus tard, elle parlera de nous ? Ne nous accusera-t-elle pas d'avoir abusé de la situation pour faire trop bonne chère ? »

J'avoue tout simplement que je me moque pas mal d'une presse qui serait aussi mesquine — surtout de celle de l'antarctique — et que je suis d'avis de donner une ration suffisante, sans nous occuper des canards des régions tempérées !

Après un assez long entretien nous nous séparons et, ainsi qu'il convient à la suite de l'examen d'une question épineuse, sans avoir rien décidé. Mais le lendemain, au dîner, de Gerlache exhibait une longue liste de menus,

dressés avec un soin extrême et indiquant des rations qui cette fois donnaient pleine satisfaction à nos estomacs fatigués.

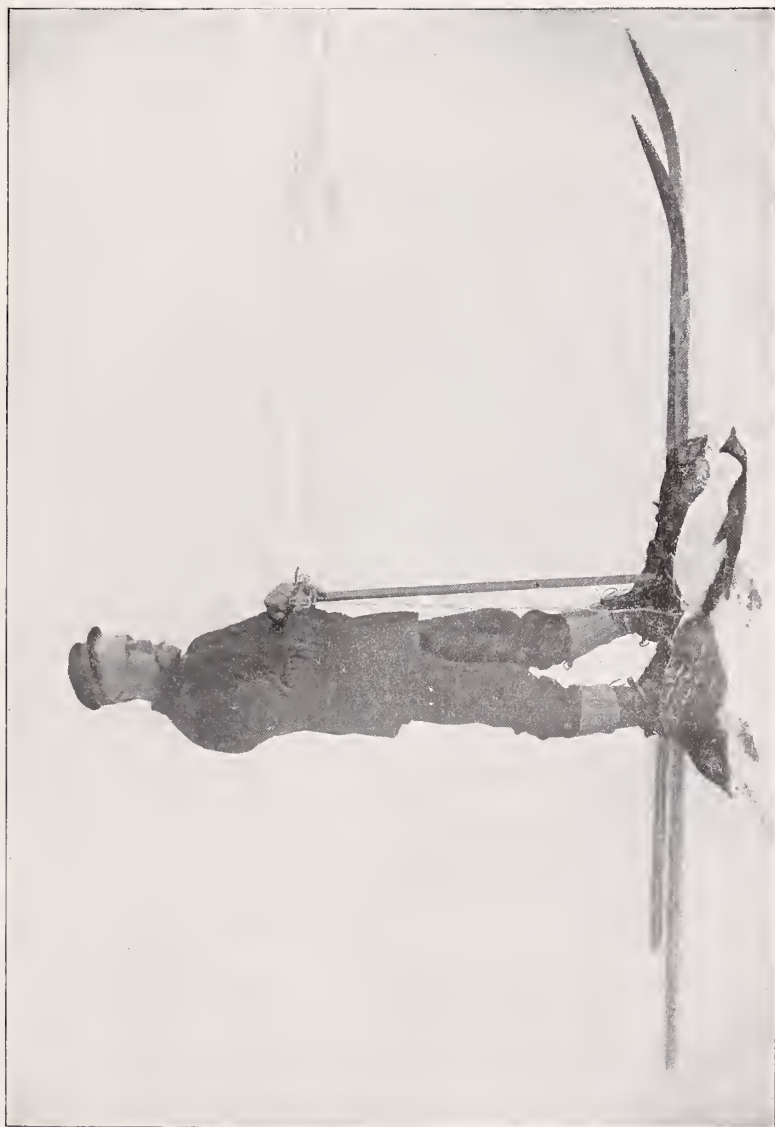
Dimanche, 8 mai. — Le temps est superbe ; repos général pour l'équipage, car aucun travail urgent ne doit être exécuté.

Sur la banquise, Cook achève de monter la mâture d'un traîneau à voiles. Le véhicule est superbe au repos : la brigantine et le foc, taillés dans la toile de plusieurs draps de lit, sont de vaste envergure. Les draps sont de rechange à bord, car de Gerlache et moi sommes les seuls qui en fassions encore usage.

Le traîneau est terminé, une douce brise gonfle les voiles, c'est joli au possible, mais... rien n'avance ! Le vent est trop faible, ce sera pour plus tard ; en attendant, pour juger de l'effet, poussons le traîneau.

Holà ! il se renverse : le centre de gravité et le centre de voilure étant situés très haut. Cook, piqué au jeu, le charge, afin d'abaisser le centre de gravité, puis recommence en vain de nombreux essais. Et pendant ce temps plaisanteries et quolibets vont leur train....

L'après-midi, nous nous rendons, nombreux, à un petit iceberg situé à deux milles environ du navire. Cet iceberg, soudé à la banquise, est de forme très gracieuse : on dirait un rocher de la jolie baie d'Along, dans le golfe de Tonkin. Une de ses faces présente une série de plans inclinés sur lesquels on peut monter à skis. Parvenu au sommet, on se laisse redescendre sur la pente rapide, lorsqu'on a quelque habitude de ce genre de sport. Mais que de chutes pour la plupart d'entre nous ! Et puis, arrivés au bas de l'iceberg, nous devons redoubler de prudence : il y a, en contre-bas, un fossé profond de trois mètres. Lancé à grande vitesse, on franchit le fossé, si l'on maintient les skis bien horizontaux ; mais si la vitesse est moindre la pointe des patins se fiche dans la berge, et l'on fait une formidable culbute.



AMUNDSEN

*Photographie du docteur Cook*





Peu à peu, nous nous enhardissons à descendre par groupes de deux ou trois, en nous donnant la main. Hélas ! l'un de nous perdant l'équilibre entraîne tous les camarades ! C'est alors, dans un tourbillon de neige, un enchevêtrement de skis, de têtes, de bras et de jambes à n'en pas finir.

Pour augmenter l'ardeur des hommes de l'équipage auxquels cet exercice en plein air est des plus salutaires, nous organisons des courses de vitesse, sauts de fossé, d'obstacle, et nous donnons en prix des bons de 25, 30, voire même 50 francs, payables à la première escale.

Le soir, à bord, la gaité est générale ; il y a du bonheur dans l'air et des rayons de soleil dans notre âme !

Le 10 mai est marqué par un accident regrettable. Pendant le sondage le fil se rompt, entraînant dans l'abîme une des bouteilles à échantillon d'eau, ainsi que le gros plomb de sonde, arrangé d'une façon spéciale pour rapporter des échantillons de grand fond. Notre pauvre ami Arctowski est profondément navré de cette perte, très importante pour lui, et en reste même un peu grincheux toute cette journée-là.

12 mai. — De Gerlache est mélancolique depuis quelques jours ; c'est à peine s'il paraît au carré, en dehors des repas. Seul dans sa cabine, il remet au courant son journal de bord. Après le souper, nous restons ensemble quelques minutes sur le pont, puis il se retire de nouveau jusqu'au lendemain matin. Son état de santé n'est pas bon : il éprouve constamment de violentes pressions dans les tempes. Rien d'étonnant : il se ressent maintenant de l'activité surhumaine qu'il a déployée pendant les trois années précédentes pour mettre sur pied son Expédition ; sans compter les vexations que lui ont attirées des amis maladroits, les préoccupations et les ennuis que lui a créés l'équipage pendant la traversée de l'Atlantique.

13 mai 1898. — Jour néfaste ! Le vent a soufflé avec violence ; les champs de glace se sont rompus et une

crevasse s'étant formée au pied de mon observatoire, la petite construction s'est écroulée comme un château de cartes. Amundsen et Cook m'ont prêté main-forte, de sorte qu'une partie de mon matériel a été sauvée.

Danco, très amusé de mes lamentations, m'a expliqué, par  $a + b$ , que j'avais mal choisi l'emplacement, que j'aurais dû faire comme lui et éviter de m'établir près d'une ancienne crevasse.

Comme, pour mieux appuyer sa théorie, il m'entraînait vers son observatoire, nous ne fûmes pas peu surpris de constater que ce dernier, semblable à une île flottante, s'écartait lentement de notre champ de glace.

Immédiatement, prenant ma revanche, je le compare à une cabane à canards, au milieu d'un étang ; puis, par dix raisons plus mauvaises que bonnes, j'explique à mon camarade qu'il est seul responsable de cet accident, qu'on ne s'installe pas impunément sur un ancien hummock, ni près d'une ancienne lagune !

17 mai. — Grande fête nationale pour les Norvégiens ! Le poste est pavoisé aux couleurs belges et norvégiennes, et nos amis du Nord sont l'objet de toutes nos attentions.

Pourtant, un regret inconscient pèse sur nos esprits : le soleil se montre aujourd'hui pour la dernière fois ! Il est déjà sous l'horizon, nous ne le voyons plus que par réfraction, et ses rayons mourants ne nous en semblent que plus chers !

Voici midi vingt, et c'est déjà la nuit !

Adieu, soleil ! Adieu pour seize cents heures, astre qui nous donne la chaleur et la vie ! Que deviendrons-nous sans toi ? Te reverrons-nous jamais ?....

## CHAPITRE XXXIX

*La mort de Danco*

Le 23 mai 1898. — Malgré le froid glacial qui a régné toute la journée, Tollefsen, Johansen, Amundsen et Cook ont installé une ligne télégraphique reliant mon nouvel observatoire au navire. Cette mesure était bien nécessaire, car les chronomètres se seraient détériorés complètement, si l'on avait continué à les transporter par ces grands froids. Grâce à ce nouveau système, les signaux horaires sont transmis télégraphiquement dans ma chambre, où Dobrowolski se tient pendant les observations. Le petit télégraphe fonctionne à merveille.

Le même soir, Danco, qui est un peu souffrant, et moi sommes demeurés seuls au carré. Le Commandant, Amundsen et Mélaerts sont dans leur chambre ; Racovitza, Cook et Arctowski, dans le laboratoire.

A la pâle lueur d'une bougie, j'ai raccommodé mon veston qui tombait en ruines, tandis que Danco me lisait, à haute voix, quelques pages de l'ouvrage de Tissot : *Au pays des Tsiganes ou la Hongrie inconnue*.

Si nos anciens amis du régiment nous avaient vus ainsi, ils auraient trouvé la scène plaisante : j'avais l'air d'une jeune femme qui coud, près du foyer, sa première layette, pendant que Danco, le modèle des maris, l'égaie par une intéressante lecture.

Le 27 mai, comme nous étions au carré, de Gerlache et moi, le docteur vint nous dire que Danco était plus sérieusement atteint qu'il ne l'avait cru tout d'abord : l'affection cardiaque fait des progrès effrayants et la faiblesse est extrême, étant donné le manque d'appétit. Le malade ne consent à prendre qu'un peu de lait condensé et des peptones de Liebig. Cook défend que Danco sorte du navire, de crainte d'une pneumonie.

Notre pauvre ami se désespère à cause de ses observations magnétiques. Alors, sans rien lui dire, je le remplace pour ce travail, me réjouissant à la pensée que, lorsqu'il sera guéri, je lui remettrai ses carnets complètement au courant.

Hélas ! le 29 mai, le mal empire. Danco me fait appeler le matin et me prie de faire ses observations qu'il craint de ne pouvoir reprendre de longtemps. Je le rassure de mon mieux et lui promets de les lui communiquer chaque jour : il pourra même, si cela l'intéresse, faire les réductions. Il accepte tout d'abord, mais il a trop présumé de ses forces, il doit renoncer à toute fatigue.

L'après-midi de ce même jour, Cook vient me rejoindre sur la banquise ; il a l'air si préoccupé que, pressentant un malheur, je l'interroge anxieusement. Il m'explique que la maladie fait chez Danco de tels ravages que rien ne peut plus le sauver. A la suite d'une analyse minutieuse, il a constaté, comme nouvelle complication, une forte albuminurie. Je suis anéanti ! Je ne puis croire à la réalité. Je pensais bien que notre pauvre ami était gravement atteint, mais le perdre si vite, si vite, cela me semble impossible !

2 juin. — Oh ! le douloureux réveil ! De Gerlache vient de me dire que le dénouement fatal arrive à grands pas : il me demande de vouloir bien me charger de la cruelle mission d'avertir le mourant. L'avertir ? le faut-il ? Ce coup ne va-t-il pas hâter la fin ? Et puis, Danco n'a aucun parent ; toutes ses dispositions testamentaires sont réglées : mais avons-nous le droit de le laisser s'éteindre doucement, inconsciemment ? De commun accord avec de Gerlache et le docteur, nous convenons d'attendre encore.

Le 3 juin. — Quel froid ! 30° sous zéro, et pourtant je m'empresse d'aller observer au dehors, afin de quitter un moment le carré où notre pauvre ami souffre et gémit, étendu sur le canapé.

La banquise est superbe, éclairée par la lune qu'aucun

nuage ne voile ; elle est hérissée de hummocks. Les silhouettes de quelques membres de l'équipage se détachent toutes noires sur le fond d'albâtre. Le Commandant et Cook profitent de cette nuit sereine pour photographier la *Belgica* au clair de lune.

Le 4 juin. — Le temps est radieux ; toute la matinée nous nous dégourdissons les membres sur la glace, nous relayant auprès du malade. L'après-midi, le ciel se voile, une neige épaisse tombe lentement. Cook endosse ses vêtements de fourrure et, se couchant sur la banquise, se laisse peu à peu ensevelir sous la neige.

Vers la soirée, Danco est plus mal : la faiblesse est telle qu'il ne peut plus absorber qu'un peu de jus de citron. Le docteur ayant remarqué que l'oppression du malade augmente dans l'obscurité, deux bougies sont constamment allumées dans sa chambre. Et nous éprouvons la triste impression de veiller déjà dans une chambre mortuaire !

Pauvre Danco ! il nous est si reconnaissant du peu que nous pouvons faire pour lui ! Une chose nous console : il ne voit pas venir la mort. Il parle du retour ; il veut être le premier à revoir la terre : il ira la guetter dans le nid de corbeau !...

Cette douce illusion est-elle sincère ? ou bien, par une exquise délicatesse de son âme généreuse, veut-il nous donner le change, afin de ne pas nous attrister davantage ?

Le dimanche, 5 juin. — Notre malade est si mal que Cook lui fait, le matin, une injection de morphine. Vers quatre heures de l'après-midi, il se réveille ; il n'éprouve aucune douleur, mais sa respiration est haletante. Vers cinq heures, il est nécessaire de faire une nouvelle piqure de morphine : le dénouement suprême arrive à grands pas !

Le soir, le souper n'est pas servi au carré mais dans la cabine de de Gerlache. Vers sept heures, le docteur vient nous prévenir que l'agonie a commencé.

Tous, nous nous rendons au carré. Danco est étendu sur le canapé ; il balbutie avec peine quelques mots ; il



ouvre, par moments, ses yeux tout grands, puis les referme lentement ; un long râle sort de sa poitrine oppressée.

Le docteur me demande de parler au mourant, mais les mots ne viennent pas ! C'est un ami dévoué, un frère qui est étendu là ; j'ai le cœur serré comme dans un étau...

Que dire ? De qui parler à ce pauvre enfant sans famille ? Tout à coup, je me rappelle le culte qu'il professait pour son régiment, le 2<sup>me</sup> d'artillerie ; l'affection reconnaissante et vive que lui inspiraient deux de ses anciens professeurs, les frères Lagrange, ses sages conseillers après la mort de son père ; enfin le lieutenant d'artillerie, Henrion, son meilleur ami, presque un frère.

Comme dans un rêve, j'évoquai pour lui, un à un, tous ces noms aimés, et je sentais, à une légère pression de sa main, que ces souvenirs touchaient encore son cœur.

Tout à coup, le râle cesse : une dernière fois, Danco ouvre les yeux, puis les referme à jamais...

Il était 7 heures du soir, le 5 juin 1898.

Même jour, 9 heures du soir. — Cook et moi avons fait la toilette du mort. Il repose, calme et beau, dans les plis d'un drapeau national.

Les hommes de l'équipage, prévenus par le Commandant, viennent, un à un, s'incliner devant le cadavre : la consternation, le regret se lit dans tous les yeux !

A la nuit, de Gerlache nous demande s'il n'y a pas lieu de faire embaumer le corps, et de le déposer, dans un cercueil, sur la banquise, afin de le reprendre, le jour où nous serons délivrés, pour le faire enterrer au pays.

Cook, à qui incombera la tâche la plus pénible, s'abstient d'émettre son opinion ; Racovitz et moi, nous insistons, avec énergie, pour qu'il n'en soit pas ainsi : si d'autres morts se succèdent, pourrons-nous toujours conserver la dépouille ?

Danco sera donc immergé le mardi, 7 juin, après le délai légal. Le Commandant, Amundsen et moi veillerons le mort.

Il est minuit, c'est mon tour de veille. Une misérable bougie éclaire la chambre mortuaire, absolument glaciale, car, par mesure hygiénique, nous avons entr'ouvert un hublot. Le silence le plus complet règne autour de moi, et rien ne peut détourner ma pensée de ce cadavre couché là dans ce drapeau. Pourtant, je n'éprouve plus cette angoisse qui m'étreignait, lors de son agonie : je sais qu'il jouit maintenant de l'éternel repos.

Lundi 6 juin. — Tout est sombre, tout est gris, le ciel se confond avec la banquise. Le silence n'est interrompu que par les craquements sourds de la mâture ou de la coque du navire. Tout travail est suspendu, excepté pour Johansen et Knudsen, qui cousent le funèbre sac, dans lequel sera ensevelie la dépouille mortelle.

A 4 heures de l'après-midi, tout est prêt. Amundsen, Cook et moi faisons appel à toute notre énergie pour procéder à la dernière toilette du mort.

Au moment où nous achevons notre funèbre besogne, on frappe à la porte : Van Rysselberghe nous apporte quelques fleurs séchées, dernier souvenir de sa mère au moment du départ de Belgique. « Il avait promis de les garder toujours, mais il se sent dégagé de sa promesse s'il les donne, comme suprême adieu, à celui qui nous a quittés. » Avec émotion, nous plaçons les fleurs et refermons le linceul. Puis le corps est descendu sur la banquise, et placé sur un traîneau jusqu'au lendemain matin.

La nuit du 6 au 7 juin est rayonnante de beauté : lorsque, d'heure en heure, nous nous rendons sur la dunette pour les observations, nos regards ne peuvent se détacher de cette sombre civière qui est là, tout près du bord.

Le 7 juin, à 11 heures du matin, le froid est tel que les hommes ont toutes les peines du monde à hisser, dans les haubans, le drapeau belge cravaté de deuil. 35° sous zéro et avec une bise des plus violentes.



Des matelots pratiquent dans la glace une ouverture pour l'immersion du corps, mais dès que les fragments de glace sont coupés, ceux-ci se congèlent et se réunissent à nouveau.

Le travail n'avance pas, on va même l'abandonner lorsque, brusquement, une détente se produit, rouvrant une ancienne crevasse. Aussitôt les hommes s'attellent au traîneau funèbre, que nous suivons tous.

Arrivé à la crevasse, on attache les boulets à la partie inférieure du sac, mais au moment où Mélaerts veut les pousser vers l'ouverture, la glace se brise sous son poids ! Déjà une de ses jambes plonge dans l'eau glacée, lorsqu'on parvient à le ressaisir !

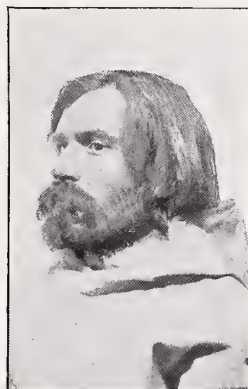
Tout le monde se découvre ; le Commandant s'avance pour parler, mais il est si profondément ému qu'aucun son ne parvient à sortir de son gosier contracté. Après quelques moments il peut enfin prononcer les douloureux regrets et l'adieu éternel.

Alors, les boulets sont poussés dans la mer ; sous cette traction, le cadavre se redresse brusquement, comme s'il reprenait vie ! Tous, nous frémissons saisis d'une mystérieuse horreur, tandis que lentement, très lentement, le sac se remplit d'eau, glisse, s'enfonce et disparaît sous la banquise qui, pour mieux garder sa proie, se referme.

Oh ! cette banquise d'albâtre tant de fois rêvée par Danco ! cette banquise qui lui sert de mausolée, dans son beau rêve, sans réveil cette fois, et qu'il voit se poursuivre indéfiniment dans la mort !...

Émile Danco naquit à Malines le 27 novembre 1869. Il fit ses études au Collège Saint-Louis, puis, à l'âge de 17 ans, fut admis à l'École militaire de Bruxelles, section des armes spéciales. En 1888, il fut admis en qualité d'élève sous-lieutenant à l'École d'application.

A l'âge de 19 ans, Danco avait encore le caractère d'un



LE LIEUTENANT MELAERTS, LE CHEF MÉCANICIEN SOMERS ET L'ÉQUIPAGE

VAN RYSELBERGHE  
KOREN  
JOHAUSEN

TOLLEFSEN  
MÉLAERTS  
SOMERS  
KNUDSEN

VAN MIRLO  
DUFOUR  
MICHOTTE



enfant, et ce fait était dû à la sollicitude affectueuse mais étroite de son père, le lieutenant-colonel Danco.

Jamais Émile, bien que déjà officier, ne pouvait sortir seul : dès qu'il quittait l'École d'application, il devait rentrer chez lui en ligne droite, et ses promenades avaient lieu, toujours, sous l'œil vigilant de son père.

En vain, notre ami essaya-t-il de tirer « la carotte », toujours des circonstances fortuites le faisaient prendre en flagrant délit ! Découragé, il se résigna, et, à sa seconde année de l'École d'application, n'essaya même plus de jouir d'une liberté quelconque sans en avoir, au préalable, obtenu l'autorisation.

Cette sévérité excessive, tout en l'empêchant de se préparer à la lutte pour la vie, eut cependant le résultat heureux de le faire travailler sérieusement : il sortit deuxième de la section d'artillerie.

En 1891, il fit son entrée au régiment de Malines et, peu de temps après, il eut la douleur de perdre son père qu'il adorait.

Émile Danco, dont la mère était morte lorsqu'il était au berceau, se trouva donc seul au monde. Il possédait une assez belle fortune, il jouissait de l'estime de ses chefs et de l'affection de tous ses camarades. Chose exceptionnelle, il n'avait pas un seul ennemi.

Malgré son vif attachement pour le 2<sup>me</sup> régiment d'artillerie, il fut pris soudain du violent désir de quitter la Belgique. A la suite de quelle circonstance — peut-être romanesque — cette décision fut-elle prise, je l'ignore ; toujours est-il qu'il m'écrivit plusieurs fois, en France, m'exprimant son espoir de faire un stage dans la flotte française, comme de Borchgraeve et moi.

Ses démarches furent malheureusement inutiles : le Gouvernement belge ne voulant pas envoyer à l'étranger un troisième officier.

Sur ces entrefaites, de Gerlache venait de faire connaître son projet d'expédition au pôle sud. Danco alla

vers lui et, avec une insistance extraordinaire, le pria de l'admettre dans son État-Major. Le brave garçon souscrivait, par anticipation, à toutes les exigences du service, à toutes les volontés du chef de l'Expédition, et mettait même à sa disposition une somme de plusieurs milliers de francs. De Gerlache, cependant, hésitait : non qu'il doutât des capacités et du courage de Danco, non qu'il dédaignât l'argent mis à sa disposition et dont il avait le plus grand besoin, mais parce qu'il savait que Danco avait la poitrine très délicate. Enfin, en présence de l'insistance obstinée de notre ami, il finit par céder.

Mais alors se montra, dans l'armée, une vive opposition. Tous les chefs é mirent un avis défavorable, et particulièrement, l'inspecteur général de l'artillerie, le lieutenant-général de Cuyper, ancien ami du lieutenant-colonel Danco. Il déclara que laisser partir le fils serait l'envoyer à une mort certaine ; que de plus, ce serait priver l'Expédition d'un membre ayant les mêmes capacités, mais une santé plus robuste pour résister au froid.

Danco, inébranlable, tenta une démarche auprès du Ministre de la Guerre ; elle échoua. Désespéré, il s'adressa à l'Archevêque de Malines qui voulut bien plaider sa cause à la Cour.

L'autorisation tant rêvée arriva enfin : elle admettait que « l'homme qui possède une réelle vocation et qui poursuit un but humanitaire ou scientifique, a le droit de payer de sa vie la gloire de rendre service à la science et à ses semblables ».

Danco, triomphant, se mit aussitôt à l'œuvre.

Guidé par les frères Lagrange, il se prépara aux observations magnétiques ; sous la direction de M. Lancaster, il étudia le service météorologique dans lequel il devait seconder Arctowski.

Il alla en Autriche où il fit des mesures pendulaires sous la conduite du colonel von Sterneek ; il se rendit à Wilhelmshaven, où le Dr Borgen lui donna de précieux

conseils sur les méthodes à employer en mer pour les observations magnétiques ; enfin, il passa quelques jours en France, à l'Observatoire du parc Saint-Maur, pour voir déterminer les coefficients de température des aimants.

Il fallait encore s'entraîner physiquement. Dans ce but, il séjourna assez longtemps en Norvège, où il se fortifia, au grand air, dans les excursions à skis. Là aussi, avec le dévoûment, l'abnégation la plus complète, il aida de Gerlache qui faisait ses préparatifs de départ.

Danco fut l'ami le plus dévoué, le plus enthousiaste de l'Expédition. A bord, il donna, en tout et toujours, l'exemple de la plus stricte discipline.

Comme travaux scientifiques, il a effectué une série de mesures pendulaires à Rio-de-Janeiro ; il a déterminé les éléments magnétiques dans différentes stations du détroit de Gerlache ; enfin, il venait de commencer une importante série d'observations magnétiques lorsque la mort l'enleva.

Le nom de *Terre de Danco* a été donné à la partie de terre resserrant, au sud-est, le détroit de Gerlache.

(A suivre.)

G. LECOINTE.

---